John Carter Brown
Library
Brown University

BROWN UNIVERSITY

Library Fund
Exchange

G q b
S m 6 F
1

6. 6.

NOUVEAU VOYAGE DE GUINÉE.

PREMIERE PARTIE.

NOUVEAU
VOYAGE
DE
GUINÉE,

CONTENANT

Une Description exacte des Coûtumes, des manieres, du Terrain, du Climat, des Habillemens, des Bâtimens, de l'Education, des Arts manuels, de l'Agriculture, du Commerce, des Emplois, des Langages, des Rangs de distinction, des Habitations, des Divertissemens, des Mariages, & généralement de tout ce qu'il y a de remarquable parmi les Habitans, &c.

Traduit de l'Anglois de GUILLAUME SMITH, *Ecuyer.*

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { DURAND, rue S. Jacques, au Griffon.
PISSOT, Quai des Augustins, au coin de la rue Gist-le-Cœur.

M. D C C L I.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

13 May 1914
1129/2

RFJCB

PRÉFACE.

LA curiosité presque universelle, avec laquelle le Public s'empresse aujourd'hui de connoître à fond tout ce qui regarde les Productions naturelles des Pays éloignés & les manieres des Nations Etrangeres, nous a déterminés à publier le présent Voyage, d'autant plus que nous étions persuadés, que le mérite personnel de notre Auteur suffisoit pour rendre son Ouvrage recommandable à tous ceux qui se plaisent à lire

ces sortes de Relations, & qui sont Juges compétens de ces matieres.

Une Description exacte de la Côte de *Guinée* a un avantage réel sur celles des autres Pays : c'est que n'étant pas moins curieuse que celles-ci, elle est en même tems très-instructive pour la pratique. Il n'y a pas de Partie du Monde qui soit moins connue que les Pays intérieurs de l'*Afrique*, & il arrive presque tous les ans des Révolutions si étonnantes sur la Côte même, que les Auteurs des Voyages ne manquent jamais dans ces Pays-ci de nouvelle matiere propre à amuser leurs Lecteurs, & utile pour leur instruction. Les *Européens* envoyent tous les jours quantité de monde

pour trafiquer sur cette Côte, & ceux qui sont interressés ne ne sauroient rechercher avec trop d'empressement les dernieres & meilleures Relations des endroits où ils vont pour commercer.

Notre Auteur paroît avoir été un homme de génie & d'une conception très-aisée; vigilant, actif, & sachant parfaitement tirer partie des occasions extraordinaires qu'on lui avoit fournies d'acquerir les connoissances qu'il cherchoit. Il étoit employé par la COMPAGNIE ROYALE D'AFRIQUE, pour lever les Plans de ses établissemens, & muni pour cet effet de pleins pouvoirs, qui lui servoient en même tems à satisfaire sa curiosité à d'autres

égards. Ainſi l'on peut dire avec raiſon, que cet Ouvrage eſt auſſi parfait qu'on en puiſſe attendre dans cette eſpece.

L'Auteur décrit régulierement tous les différens Royaumes & Etabliſſemens, tels qu'ils étoient dans le tems qu'il y leva ſes Plans. Il entre dans un détail particulier, quant à la nature du Pays, la qualité du Terrein, l'Hiſtoire naturelle dans toutes ſes parties; & cela dans tous les Pays qu'il a parcourus: il ne néglige même rien de ce qui peut contribuer à former une idée juſte de l'Hiſtoire & de la Politique de ces Peuples.

Comme il étoit bon Deſſinateur, on peut s'en rapporter

avec ſureté à ſes Figures, & être perſuadé, qu'elles ont été tirées d'après Nature. D'un autre côté, l'attention que l'Auteur a portée à ſes ſujets en les deſſinant, doit l'avoir rendu plus exact dans ſes Deſcriptions que ne l'auroit été tout autre deſtitué de ce talent.

En un mot, cet Ouvrage étant nouveau, intéreſſant & utile, il m'a paru que ç'auroit été faire tort au Public que de l'avoir laiſſé plus long tems en Manuſcrit, pour ne ſervir d'amuſement qu'à un petit nombre de perſonnes, qui avoient accès à la Bibliothéque, où ce thréſor étoit dépoſé; & nous oſons nous flater qu'il recevra avec plaiſir & reconnoiſſance

ce présent Litteraire, qui mérite ses faveurs par tant d'endroits, & qu'il suffit de lire pour l'approuver.

VOYAGE DE GUINÉE.

PREMIERE PARTIE.

LA COMPAGNIE ROYALE D'AFRIQUE EN ANGLETERRE, voulant être instruite sur l'état actuel & précis de tous ses Etablissemens sur la Côte de GUINÉE, résolut en 1726, d'y envoyer une personne duement qualifiée, & de la faire embarquer pour cet effet sur

un de ſes propres Vaiſſeaux. Elle jetta les yeux ſur moi, & après m'avoir fait ſubir l'examen ſur la capacité que je pourrois avoir de remplir cet emploi, elle me gratifia d'une commiſſion, dont voici la copie.

A Monſieur *Guillaume Smith.*

„ La Compagnie Royale „ d'*Afrique* en *Angleterre*, vous „ ayant agrée pour entrer en „ ſon ſervice, comme une per- „ ſonne duement qualifiée, „ pour lever au juſte les plans, „ deſſeins & vûes de ſes Forts & „ Etabliſſemens, de même que „ des principaux Fleuves, Ha-

„ vres & autres endroits de
„ Commerce, ſitués ſur la Cô-
„ te d'*Afrique* depuis *Gambie*
„ juſqu'à *Juida*, vous êtes re-
„ quis & commis par celle-ci
„ de vous embarquer à bord
„ d'un de ſes Vaiſſeaux nom-
„ mé *Bonetta*, commandé par
„ le Capitaine *Jacques Living-*
„ *ſtone*, & de partir inceſſam-
„ ment avec lui pour *Gambie*.
„ En y arrivant, vous leverez
„ un plan exact de ce Fleuve
„ depuis ſon embouchure, en
„ remontant juſqu'à l'Iſle de *Ja-*
„ *mes*, vous marquerez les fon-
„ des & les directions de ſes
„ eaux, & généralement tout
„ ce que vous jugerez néceſ-

„ faire pour former une con-
„ noiſſance parfaite dudit Fleu-
„ ve.

„ En arrivant à notre Fort
„ de l'Iſle de *James*, vous ne
„ perdrez pas un inſtant pour
„ en lever un plan exact, en
„ prendre les dimenſions, &
„ faire les deſſeins des vûes &
„ autres que vous jugerez né-
„ ceſſaires, afin que nous ſoyons
„ inſtruits à fond ſur la natu-
„ re, l'utilité & la force de cet-
„ te Place.

„ De *Gambie*, vous paſſerez
„ ſur le même Vaiſſeau au
„ Fleuve *Sierraleone*, où vous
„ ferez les mêmes Obſerva-
„ tions touchant ſes eaux, l'Iſle

„ de *Tasso* & le Fort que nous
„ y avons, comme il a été dit
„ au sujet du Fleuve *Gambie*.

„ Du *Sierraleone*, vous avan-
„ cerez jusqu'au Cap *Mount*,
„ & si le Capitaine *Livingstone*,
„ croit pouvoir monter le Fleu-
„ ve *Sherbro* sans perdre beau-
„ coup de tems, vous en leve-
„ rez le plan & ferez d'autres
„ desseins avec autant d'exacti-
„ tude que le tems vous le per-
„ mettra.

„ Depuis le Cap *Mount* jus-
„ qu'au Cap *Apolonia*, vous
„ ferez avec la derniere préci-
„ sion les desseins de cette Côte, & particulierement des
„ Rivieres, Bayes & Isles aux

» Caps, *Mezurado*, *Junck*, *S.* » *Jean*, *Seſtos*, *Sanguinée*, *Se-* » *tra-Crue*, *Drewia*, *S. André*, » *Cap Lahoe*, *Jack-Lahoe*, *Jack-* » *Jack*, *Baſſam*, *Aſſinée*, & » principalement de *Seſtos*.

» En deſcendant le long de » la Côte, depuis le Cap *Apo-* » *lonia* juſqu'à celui de *Coaſt-* » *Caſtle*, vous tâcherez de lever » le plan, auſſi exactement que » vous pourrez de cette Côte, » & vous obſerverez ſur-tout le » nombre, la force & la ſitua- » tion des Forts & Factoreries, » qui appartiennent à d'autres » Nations; & à chacun de nos » Forts ou Factoreries vous » accompagnerez le Capitaine

„ *Livingſtone* toutes les fois qu'il
„ ira à terre, où vous ne né-
„ gligerez rien pour lever avec
„ exactitude les plans, deſſeins
„ & dimenſions de noſdits
„ Forts ou Factoreries, de mê-
„ me que des Havres, Bayes,
„ Rivieres & autres endroits
„ notables des environs.

„ En arrivant au Cap *Coaſt-*
„ *Caſtle*, vous leverez avec
„ grand ſoin les plans, dimen-
„ ſions, deſſeins & vûes dudit
„ Cap, du Fort Royal, de la
„ Tour de *Phipp*, & de la rade
„ & des Jardins du Cap.

„ Cela fait, vous navigerez
„ à bord de la *Bonetta* juſqu'à
„ *Whydah*, & tant en route

„ qu'en y arrivant vous obser-
„ verez les mêmes ordres pour
„ les plans, situations & direc-
„ tions à l'égard des différens
„ Fleuves, des Bayes, Isles &
„ autres endroits notables de
„ commerce, du nombre, de
„ la force & situation de tous
„ les différens Forts, des Fac-
„ toreries & établissemens faits
„ sur cette partie de la Côte,
„ en remarquant les endroits
„ qui sont à contrevent du Cap
„ *Coast-Castle*.

„ Nous vous souhaitons une
„ bonne santé & un heureux
„ succès, & sommes vos amis
„ affectionnés.

BIBYE LAKE, Député Gouverneur.
Ralph Radcliffe.
J. Floqer.
Pierre Meyer.
Guillaume Corbet.
Chrétien Cole.
François Townley.
George Barlow.
Thomas Bodicoate.
H. Van der Esch.
Benjamin Wilcock.
Thomas Cooke.
Edouard Barker.
Charles Hayes.
Henry Parsons.

Datée de l'Hôtel de la Compagnie d'*Afrique*, le 11 *Août* 1726.

Ayant reçu mes instructions de la Cour des Assesseurs de la Compagnie Royale d'*Afrique*, je me rendis le 20 Août 1726 à bord de la *Bonetta*, qui étoit alors à *Gravesande*, étant accompagné du sieur *Walter Charles*, Chevalier, Gouverneur de *Sierraleone*. Le 22 nous passâmes les Dunes, & comme le vent nous étoit favorable, nous ne nous arrêtâmes nulle part. Nous gagnâmes le 25 la pointe, d'où nous primes le large, & nous eûmes pendant plusieurs jours un vent de Nord-Est, par un beau tems qui nous conduisit jusqu'au vrai Mousson ou Vent de Pas-

ſage de Nord-Eſt. Nous n'eûmes rien de remarquable juſqu'au 14 *Septembre*, que nous traverſâmes le Tropique, en payant le paſſage à la maniere accoûtumée.

Nous y vîmes pluſieurs Oyſeaux de couleur blanchâtre, n'ayant qu'une ſeule plume longue pour former la queue: leur vol eſt toujours fort élevé, & les Marins les appellent *Oiſeaux du Tropique*, parce qu'on ne les voit nulle part que dans la Zone-Torride entre les deux Tropiques.

Ce fut en ce même endroit que nous vîmes le premier Poiſſon volant, dont on n'a nulle

connoissance en *Europe*, Il est à peu-près de la taille d'un harang, & a de chaque côté deux nageoires fort longues, qui ressemblent à des aîles avec lesquelles il vole, comme on le voit représenté (*Figure* 1.). Il en tomba des quantités considérables sur le pont de notre Vaisseau dans des nuits fort obscures, où ces animaux ne voyent pas devant eux. C'est un plaisir que de voir le Dauphin leur donner la chasse : car il ne peuvent voler qu'autant que leurs aîles sont humides, & quand ils se réplongent pour les humecter, le Dauphin qui est un des Poissons les plus aler-

tes de la Mer, se tient aux aguets sous eux proche la surface de l'eau, pour les prendre lorsqu'ils retombent. C'est un spectacle des plus agréables que de voir le Dauphin manquer son coup deux ou trois fois : car il est aussi visible dans l'eau, que le Poisson volant l'est dans l'air. Il paroît d'un bleu luisant, jusqu'à ce qu'il soit frappé ou pris à la ligne ; & sa couleur se change alors en un bleu verd : quand on le tire à bord du Vaisseau, il est d'un pâle argentin, comme le Mulet. Le Dauphin ne ressemble en aucune façon à la figure que lui donnent nos Peintres &

Blaſonniſtes : il eſt formé préciſément comme on le voit dans la *Figure* 2.

Jeudi, le 22 *Septembre*, nous côtoyames la Terre qui s'étendoit au Sud-Eſt quart d'Eſt à environ ſix lieuës de nous. La Côte étoit baſſe, unie & ſablonneuſe, étant à peu de diſtance au Nord-Eſt du Cap *Verd*; enſorte que nous fumes aterrés fort heureuſement : car nous n'eûmes pas hâlé notre Vaiſſeau au Sud-Sud-Eſt pendant plus de quatre heures que nous avions déjà atteint le Cap. Celui-ci eſt très-remarquable, ayant deux collines bien arrondies, qui reſſem-

blent de loin à deux mammelles, auſſi les Marins l'appellent-ils le *Cap des Têtons*. J'en levai un plan bien exact, qui fut le premier coup d'eſſai que je fis au ſervice de la Compagnie Royale d'*Afrique*.

Le lendemain nous doublâmes le Cap, & nous découvrîmes une petite Iſle appellée *Gorée*, ſur laquelle les *François* ont une Factorerie. Nous n'eûmes rien à faire en cet endroit, & nous pouſſâmes au Sud Eſt, pour gagner le fleuve *Gambia*.

Dimanche le 21 du mois, nous avions monté ce fleuve juſqu'à la hauteur de l'Iſle de *James*. Nous allâmes à terre le

lendemain, & ayant été conduits au Château, nous y trouvâmes l'Empereur de *Fonia* avec sa suite. Ils nous saluerent à la façon *Européenne* en touchant la main, & en répétant à plusieurs repriſes le mot de *Montanie*, qui veut dire en leur langue : *Dieu vous béniſſe*. Tout le monde s'assit, & je pus à peine m'empêcher de rire en regardant les Seigneurs de la Cour de l'Empereur, qui selon leur coutume se tenoient tous accroupis autour de lui, comme autant de Singes assis sur leurs fesses. Dans moins d'une heure toute la Cour s'embarqua dans différens Canots, à l'exception

l'exception de l'Empereur, à qui le Gouverneur *Anglois* fit la galanterie de lui prêter sa Chaloupe, montée de ses gens & du Pavillon d'Alliance; & à son départ le Fort le salua de cinq coups de canon.

Un peu avant notre arrivée dans le Fleuve *Gambie*, il y vint une Chaloupe d'environ quatre-vingt tonneaux portant six canons, appellée l'*Arche* & commandée par un certain *Edmonson*, qui avoit sollicité son Equipage à différentes repriſes de se mettre Pirates avec lui. Ses gens n'ayant jamais voulu y consentir, saisirent le moment de leur sejour dans ce Fleuve,

& l'abandonnerent tous à l'exception de trois hommes blancs ; ils allerent droit au Fort, & ayant prêté ſerment devant le Gouverneur & ſon Conſeil, déclarerent la cauſe pourquoi ils avoient quitté leur Vaiſſeau & en même-tems les mauvaiſes intentions d'*Edmonſon*. Celui-ci, voyant ſon deſſein manqué & craignant avec raiſon d'être découvert par ceux qui étoient allés à terre, leva l'ancre & redeſcendit la Riviere juſqu'au de-là de la Pointe de *Lemine*, où il étoit hors de la portée du canon du Fort. Il fut obligé par la marée d'y mouiller l'ancre, & il

se crut en sureté, du moins jusqu'au lendemain matin. Son départ précipité vérifia la déposition de ses gens, & le Conseil fit armer sur le champ une de ses Chaloupes d'un Equipage nombreux de Négres & de Blancs, avec ordre de ramener *Edmonson*, pour empêcher ses pirateries. La Chaloupe de *Gambie* fut commandée par le sieur *Orfeur*, un des Facteurs de la Compagnie, qui avoit été élevé pour la plus grande partie à bord d'un Vaisseau de Guerre. Il connoissoit le cours de la Riviere, & ayant adroitement profité du reflux de minuit, il la descendit au de-là

de l'*Arche*, ſans être découvert par le reſtant de l'Equipage d'*Edmonſon*, qui n'étoit compoſé en tout que de neuf hommes; ſçavoir de trois Blancs, dont je viens de parler, & de ſix miſérables Eſclaves nouvellement achetés. A la pointe du jour les deux Chaloupes leverent l'ancre, & le Pirate voyant & connoiſſant la Chaloupe du Fort, réſolut de forcer le paſſage, pour gagner la Mer: il donna des armes aux Négres & ménaça les Blancs de leur caſſer la tête s'ils réfuſoient de combattre pour lui. Les ancres étant lévées, les deux Chaloupes mirent à la voile en allant

l'une sur l'autre, & étant à portée, le sieur *Orfeur* cria à *Edmonson* de se rendre : celui-ci pour toute réponse lui envoya une volée de bales de fusils qui ne porterent point ; mais qui mirent les Négres de la Chaloupe du Fort en fureur, au point qu'ils demanderent permission de tirer sur le Pirate. Le sieur *Orfeur*, ayant des ordres exprès du Conseil de tâcher de le ramener par la douceur, les arrêta, & cria une seconde fois à *Edmonson* de baisser ses voiles. Celui-ci ayant résolu de vendre sa vie sauta sur une arquebuse chargée, & en salua le sieur *Orfeur*, qui se las-

sant à la fin d'entendre les bales siffler à côté de ses oreilles, ordonna à ses gens de faire feu, & au même instant un des Négres porta à *Edmonson* un coup à travers la poitrine. Les Chaloupes se touchoient déjà bord à bord, & quand les Vainqueurs virent le Pirate tomber, ils sauterent dans l'*Arche* & en prirent possession. *Edmonson* n'étant pas encore mort & se voyant vaincu, se leva comme un désespéré & se jetta dans la Mer, sans qu'on l'ait jamais revu. Le sieur *Orfeur* ramena l'*Arche* à l'Isle de *James*, où elle étoit à l'ancre quand nous entrâmes dans la Riviere.

Nous devions remercier la Providence d'avoir fait échouer les desseins de cet homme dangereux : car, si son Equipage avoit pensé comme lui, non-seulement nous aurions été pris mais encore le même sort seroit arrivé à la Galére appellée *Byam d'Antigoa*, montée de douze Canons, & commandée par le Capitaine *Hester*, qui étoit à l'ancre dans la Riviere de *Gambie*, & destinée au transport des Négres.

Mardi, le 27 *Septembre*, je commençai à lever mes plans, qui me tinrent jusqu'à *Lundi* 10 *Octobre*, & j'eus beaucoup de peine à les achever. Le pre-

mier jour m'étant transporté à terre du côté de *Gillifrée*, petite Ville du Continent, située vis-à-vis l'Isle de *James*, pour mesurer la distance de cette Ville à l'Isle, je désespérai d'y jamais réüssir, par rapport à la bouë affreuse qui tenoit toute la Côte, & dans laquelle il étoit presqu'impossible de prendre les mesures justes & même de passer d'une station à l'autre. Je pris d'abord le parti de me faire porter sur les épaules par deux Négres bien robustes; mais à mésure qu'ils avançoient ils trouverent la bouë si profonde, qu'ils eurent de la peine de s'en tirer eux-mêmes, &

ils

ils y enfoncerent à chaque pas juſqu'au deſſus des genoux. Je fus obligé, pour les ſoulager, de deſcendre & de marcher de pair avec eux le mieux que je pouvois juſqu'à ma ſeconde ſtation. Si au lieu de ce terrain bas & marécageux j'avois choiſi les hauteurs pour prendre mes dimenſions, je me ſerois trouvé embaraſſé de bois épais & de brouſſailles, qui m'auroient interrompu à chaque pas, non-ſeulement la vûe, mais même le paſſage, outre l'incommodité que j'aurois eue à eſſuyer d'une eſpece de groſſes Fourmis noires & de Guêpes énormes, & fort venimeu-

ſes, dont ces bois ſont tous remplis. Pluſieurs perſonnes du Château m'avoient accompagné juſques ſur la côte du Continent, pour m'aider, s'il étoit poſſible, dans ce pénible ouvrage, & ſe promenerent un bout de chemin le long du bois pour éviter la boue. M. *Hull*, un des Facteurs, ayant par haſard remué une branche d'arbre, une groſſe Guêpe ſortant de ſon nid vint droit à lui, & le piqua tellement à la levre ſupérieure, qu'elle s'enfla au point d'être prête à crever: il ſouffrit pendant pluſieurs heures des douleurs énormes, qui diminuerent à la fin,

à mesure que la tumeur s'abattit.

En effet, l'ouvrage des premiers jours me parut promettre fort peu de succès & de plaisir, dans l'entreprise où je m'étois engagé de lever le Plan de la *Guinée* : mais ces réflexions étoient inutiles, & je m'étois trop avancé pour pouvoir reculer. Après avoir pris mes distances, nous entrâmes tous dans la ville de *Gillifrée*, où nous nous rafraîchîmes avec ce que nous avions apporté avec nous du Fort, où nous retournâmes vers la nuit. Je passai le jour d'après dans une Chaloupe pour sonder la Riviere.

Je ne saurois omettre ici une aventure fâcheuse & en même-tems burlesque, qui m'arriva un jour au milieu de mes travaux à la pointe de *Bunion* dans le Royaume de *Cumbo*, proche l'embouchure du Fleuve *Gambia*, où je m'étois fait mettre à terre pour mesurer la distance de cet endroit à la pointe de *Barra*, située de l'autre côté de l'eau. Notre premier Contre-Maître étoit allé avec moi pour apprendre la maniere de mesurer des distances inaccessibles. Nous abordâmes à une côte sablonneuse & fort unie, proche une petite Ville, devant laquelle il y avoit

une cinquantaine de bœufs ou vaches attachés par les cornes à des perches fichées dans le sable exprès pour cet effet. Pendant que j'arrangeai mes Instrumens, quelques-uns des habitans de la Ville descendirent de la côte pour voir ce que je faisois: mais étant naturellement peureux, & ne sachant que penser de mon *Théodolise*, ou grand Instrument à roue, ils n'oserent approcher. Je ne m'apperçus pas d'abord de leur inquiétude: mais ayant besoin d'une couple de perches, j'allai droit à celles où le bétail de la Ville étoit attaché, pour en choisir à ma fantaisie. Les

Citoyens croyant apparemment que j'en voulois à leur bétail plutôt qu'aux perches, accoururent promptement & l'ayant détaché avec précipitation l'emmenerent plus avant dans le Pays. En passant par la Ville ils alarmerent tous les habitans : les femmes se sauverent avec leurs enfans dans les bois, & tous les hommes vinrent à nous bien armés en moins de six minutes. Nous avions avec nous plusieurs Esclaves de la Compagnie, qui servoient à la rame, & qui parloient tous *Anglois*. Je leur demandai qu'elle étoit la cause de cette allarme subite : ils me

dirent que ces pauvres gens avoient peur de mes Instrumens, & qu'ils étoient persuadés que je n'étois venu en ces endroits que pour les ensorceler. Je savois d'avance que je ne viendrois jamais à bout de détromper ce sot Peuple, & je me divertis beaucoup de les voir effrayés au point qu'aucun d'eux n'osoit m'approcher loin de me toucher; ce qui me donna le champ libre pour continuer mon ouvrage. Cependant, pour me garantir contre tout évenement, notre premier Contre-Maître, qui étoit le seul blanc que j'eusse avec moi, me suivit toûjours

avec une arquebuſe chargée, qu'il avoit apportée pour donner un ſignal au Vaiſſeau, afin qu'on nous envoyât la Barque longue au cas que nous euſſions trouvé de l'eau fraîche. Un de nos Eſclaves couroit avec la roue, pendant que les pauvres Sauvages épouvantés de ce nouveau ſpectacle s'agitoient en ſautant à travers le chemin, croyant peut-être d'en arrêter la courſe : mais la roue alloit toûjours, & perſonne n'oſoit y toucher. Celui qui la conduiſoit, charmé de l'embarras de ces Innocens, ne manquoit pas de porter tantôt à l'un tantôt à l'autre un coup de

roue à la jambe ; ce qui les rendit encore plus alertes, & leur faisoit faire des écarts à droite & à gauche, comme font les Oies Sauvages. Ce fut un spectacle des plus risibles pour moi, & j'aurois souhaité que nos Messieurs du Vaisseau eussent été témoins de cette belle scéne : l'agilité, avec laquelle ces Sauvages sautoient autour de nous, étoit surprenante, & je n'ai jamais vû Sauteur ni Danseur de corde s'agiter avec tant de légereté.

Quand j'eu pris mes distances, je m'en revins du côté de la Riviere, & étant fatigué par la chaleur excessive du So-

leil augmentée à un degré insupportable par la réflexion du sable ardent, je me couchai à terre à l'ombre d'un bel arbre, ordonnant à nos gens de me faire du *Punch*, dont nous avions apporté les ingrédiens dans la Chaloupe. Le Contre-Maître s'en chargea & s'en retourna avec les Esclaves à la Chaloupe, pour chercher ce qu'il nous falloit. Ils ne m'eurent pas si-tôt quitté que je me vis entouré de tous côtés des Sauvages tous armés de javelines, d'arcs, de fleches empoisonnées & quelques-uns même de nos fusils d'*Europe*. Je fus dans cet instant saisi

d'une frayeur mortelle : j'avois la mort sur les levres & je n'attendois plus que le moment fatal de me voir ravir le seul vrai bien qu'en pareil occasion tout homme racheteroit volontiers avec tous les honneurs & les richesses du monde. Jamais, je crois, la vie d'un homme ne fut en plus grand danger. Dieu sait combien d'idées confuses me passerent en cet instant dans l'esprit : tantôt je m'imaginois, que les gens du Pays ne manqueroient pas cette occasion de se venger de la frayeur que je leur avois causée avec mes Instrumens, & que me trouvant seul, ils ne tarde-

roient pas d'exécuter sur moi ce qu'ils n'auroient jamais osé faire me voyant bien accompagné: tantôt je réfléchissois, quoique trop tard, sur les dangers, auxquels je m'étois exposé en me chargeant de cette Expédition pour la Compagnie Royale d'*Afrique*, qui avoit couté la vie à tant de braves gens. Je résolus à la fin de ne plus craindre la mort, quoique naturellement je ne d'usse m'attendre qu'à être traité avec la derniere cruauté & mis en pieces selon l'usage inhumain de ces Sauvages.

Pendant que j'étois couché à terre, environné de quanti-

té d'hommes noirs & agités par des penſées qui l'étoient encore davantage, le Contre-Maître vint me rejoindre avec une calebaſſe remplie de *Punch* : j'en bus un bon coup, & un inſtant après ayant repris mes eſprits, je me levai bruſquement de terre en faiſant un grand ſaut ; ce qui épouvanta tellement les Sauvages, qu'ils s'enfuirent tous. Pluſieurs d'entr'eux jetterent en courant leurs arcs, fleches & fuſils, & ne s'arrêterent que quand ils furent bien loin de moi, croyant toûjours, comme je le ſus depuis, que j'étois le maître, ſi je voulois, de leur faire beau-

coup de mal, & même de les détruire. Leur consternation me divertit beaucoup, d'autant plus que je me sentois tout d'un coup hors de danger. Pour les intimider davantage, je courus après eux, & ayant ramassé un des Fusils qu'ils avoient jetté, je le chargeai à poudre seulement & tirai en l'air : mais avant que je pusse le faire, ils étoient déjà bien loin. Ce fut ainsi que finit cette singuliere scene, sans qu'il en arrivât le moindre mal ni à moi ni aux gens du Pays. Le Contre-Maître voulut que je poursuivisse ma victoire : mais il me parut plus à propos de n'en

rien faire, attendu qu'en me risquant trop avant dans le pays, je me serois exposé de guaîté de cœur au même danger, dont je devois remercier Dieu de m'avoir tiré d'une maniere si extraordinaire. Je me dépêchai, au contraire, autant que je pus pour gâgner la Chaloupe, qui nous ramena à bord de la *Bonetta*, où je me divertis le reste de la journée à conter mon avanture à tous ceux qui composoient l'équipage de notre Vaisseau.

Le Lundi, 10 *Octobre*, nous allâmes tous à terre de l'autre côté de la riviére, pour faire la révérence au Roi de *Barra*,

qui avoit été averti quelques jours avant, que ſon Excellence le Sieur *Rogers*, Gouverneur du Château de *Gambia*, & quelques autres Meſſieurs *Anglois* iroient lui préſenter leurs reſpects. Sa Majeſté vint au devant de nous à un grand quart de lieue hors de la Ville, étant accompagné de trois ou quatre cens de ſes Sujets, dont quelques-uns battoient ſur des tambours d'une taille énorme & fort ſonore, pendant que d'autres ſonnoient des Trompettes faites de dents d'Elephant; ce qui faiſoit un bruit épouvantable & peu amuſant. Le Roi nous complimenta beaucoup,

beaucoup, & nous conduisit dans la Ville de *Barra*. Les Sujets marquerent aussi leur joie à notre arrivée par des acclamations extraordinaires & des cabrioles étranges, qui nous firent beaucoup de plaisir. Le Roi fit tout ce qu'il put pour nous faire une belle reception, & quand nous arrivâmes dans la Ville, il fit tirer le canon, qui étoit démonté & couché par terre auprès de son Palais, ou plutôt sa Cabane : car, quoique l'habitation de Sa Majesté soit la meilleure de la Ville, elle n'est bâtie que de murailles de terre, & couverte de feuilles de Palmier.

Quand nous fûmes tous assis, le Roi fit chercher ses Musiciens qui jouerent d'un Instrument *Africain* d'une étrange espece, qui porte le nom de *Ballafoe*. Il rendoit un son fort agréable & étoit fait de petits morceaux d'un bois très-dur joints ensemble, avec des Callebasses de différentes formes au bas : la façon d'en joüer est représentée dans la *Figure*.

Sa Majesté, pour nous amuser davantage, fit danser plusieurs personnes devant nous : les hommes dansoient le Sabre à la main, & le manioient de mille façons avec une dextérité étonnante. La danse étant

finie, & tout le monde bien content, le Roi tint un petit discours, qui me fut rendu en *Anglois* par son frere cadet, qui résidoit ordinairement au Château, où l'on avoit soin de son éducation, & qui étoit devenu mon ami intime. Il me dit que le Roi, après avoir donné audience au Gouverneur *Rogers*, qui avoit parlé dans la langue du Pays, adressa la parole à son Peuple & lui dit: „ Qu'il étoit bon pour les „ Negres d'estimer les Blancs, „ de ne pas les offenser, mais „ plûtôt de faire commerce „ avec eux; parce que les Vais„ seaux des Blancs apportoient

„ toutes les bonnes choſes &
„ les Liqueurs fortes dans le
„ Pays des Negres. Il étoit aiſé de comprendre par ce beau diſcours, que tous les égards que les *Negres* ont pour les *Européens*, ne ſont fondés ſur d'autre principe que le pur intérêt.

Quand nous nous fûmes aſſez rafraîchis, je pris congé de la Compagnie pour quelque tems, pour prendre mes dimenſions ſur la riviere de *Gambia*, & je finis mon ouvrage ce même jour. Le frere du Roi ne voulut abſolument pas me quitter, & pluſieurs autres Seigneurs, encouragés par ſon exemple, me ſuivirent dans

mes courſes. En chemin faiſant ils lui demanderent qui j'étois, & ce que j'allois faire, pour avoir tout d'un coup quitté la Cour ? Il leur dit, que j'étois un homme d'un Génie ſupérieur, envoyé par la Compagnie, pour meſurer tous les Royaumes, les Iſles & les Rivieres de la *Guinée*, & pour en lever les Plans & faire des Deſſeins. Ils répliquerent qu'il n'y avoit rien de ſi juſte, &, raiſonnant ſur des principes tout-à-fait contraires à ceux des *Cumbiens*, ils ajoûterent qu'ils avoient une joie extraordinaire d'apprendre que j'étois venu pour meſurer leur Pays.

Les applaudiſſemens extraordinaires de ces Negres me parurent auſſi déplacés que les craintes ridicules des autres ; & ils me fournirent un ſpectacle qui ne fut pas moins divertiſſant : car pour me marquer leur contentement, ils ſe détachoient tour à tour de la troupe, & après avoir couru trois ou quatre fois autour de moi, ils s'arrêtoient tout court, pour me régaler d'une grimace épouvantable chacun à ſa façon. Je pris ce geſte pour un beau compliment de leur part ; & comme il m'étoit impoſſible de ne pas rire de leurs ſingeries ils crurent que j'étois très-ſatis-

fait de leur façon d'agir, & redoublerent leurs burlesques caresses.

Nous revînmes à bord vers six heures du soir, & prîmes congé du Gouverneur *Rogers* & de sa suite, & le lendemain Mardi 11 *Octobre*, nous mîmes à la voile en Compagnie avec le *Byam* pour *Sierraleone*: mais, avant d'aller plus loin, je donnerai à mon Lecteur une description exacte de la Riviere de *Gambia* en général.

J'ai observé dans quantité de Cartes de l'*Afrique*, que les Géographes placent le grand Fleuve *Niger* à la même latitude où se trouve le *Gambia*, & à

moins que ce dernier Fleuve n'ait porté anciennement le nom de *Niger*, il eſt certain qu'il doit y avoir de l'erreur dans ces Cartes : car le *Gambia* eſt ſans contredit le plus grand Fleuve de cette partie de l'*Afrique*. J'ai parcouru les Journaux tenus à bord d'une des Chaloupes de la Compagnie de 50 tonneaux, qui avoit monté plus de 300 lieues c'eſt-dire, plus de mille milles dans le Fleuve *Gambia*. On m'a aſſûré, qu'à cette hauteur il eſt large, ſpacieux & très-navigable, & il n'y a pas de doute, que les Rivieres de *Senegal*, *Rio Grande*, *Rio S. Domingue*, *Burſally*,

Burſally, *Rio Nunas*, *Rio Pungo*, &c. ne ſoient toutes des bras différens de ce grand Fleuve, qui, comme le *Nil* de l'autre côté de l'*Afrique*, ſe jette dans la mer par pluſieurs embouchures qui portent ces différens noms. Après tout, mon Plan ne me permet pas d'entrer en diſcuſſion avec les anciens Géographes.

Ces environs furent découverts & habités en premier lieu par les *Portugais*, dont la poſtérité eſt encore aſſez nombreuſe plus avant dans le Pays, d'où elle fait un commerce conſidérable avec les *Anglois*. Cependant, à dire vrai, on

n'y trouve plus gueres de veſtiges des *Portugais*, à la langue près : ils ſont preſque tous dégénérés en Negres, & il ne leur reſte que des idées très-imparfaites du Chriſtianiſme. Ils ſe croyent aſſez qualifiés pour ſe donner le nom de *bons Chrétiens*, en ſe diſtinguant des Payens par un petit Crucifix qu'ils portent au col.

La Religion *Mahometane*, à ce qu'il paroît, s'eſt étendue même juſqu'à ces environs, en venant des parties Méridionales de la *Barbarie*, qui n'en ſont pas fort éloignées ; & autant que j'ai pû m'en appercevoir, les *Mahometans* ſont

plus exacts dans leur façon à observer les dehors de leurs cérémonies religieuses que les *Chrétiens*, car comme fideles *Musulmans*, ils font abstinence de toute boisson en public : mais en cachette ils boivent tout ce qu'ils peuvent attraper, quant à la Polygamie, ils suivent de même fort religieusement l'exemple de *Mahomet* : ils prennent tant de femmes qu'ils veulent, & ils en ont ordinairement plus qu'il ne leur en faut.

La derniere Secte, & qui est certainement la plus nombreuse, est celle des *Payens*, qui ne s'embaraſſent abſolu-

ment d'aucune Religion. Cependant chacun d'eux se choisit quelque chose, à laquelle il attache un certain culte, croyant qu'elle le défendra contre tous les dangers. Les uns réverent une queue de Lion, les autres une plume d'oiseau, un caillou, un chiffon, une patte de chien, en un mot, ce que chacun imagine selon sa fantaisie. Ils lui donnent le nom de FITTISH, & ce mot signifie non-seulement l'objet de leur dévotion, mais souvent aussi un charme, enchantement, &c. toucher le *Fittish* est parmi eux prêter serment : & cette cérémonie se

fait de différentes façons selon les différentes parties de la *Guinée*. Dans certains endroits ils boivent un grand coup d'eau, en souhaitant que leur *Fittish* veuille les tuer s'ils rendent un faux témoignage, & à parler généralement, quand un Negre de la *Guinée* touche son *Fittish*, on peut s'en rapporter à sa parole aussi-bien qu'au serment d'un *Chrétien* en *Europe*. Faire *Fittish* est chez eux faire le service Divin, & les Prêtres *Payens* sont appellés *Fittish-men*: en un mot, ils portent tous avec eux leur *Fittish* qui est si sacré, qu'ils ont grand soin que personne n'y

touche qu'eux-mêmes. Le jour que j'eus l'honneur de dîner avec le Roi de *Barra*, je remarquai qu'un de ses Musiciens qui joüoit du *Pallafoe* portoit au haut de son bonnet la touffe d'un oiseau, comme je la représente dans la *Figure*. Je n'en avois jamais vû de plus grande & de plus belle, & j'en dirai davantage dans la suite. J'allai pour ôter le bonnet du Musicien, pour la regarder de près : mais il se leva brusquement & s'enfuit fort effrayé. Nos Messieurs du Château, qui furent témoins de cette scene, soûrirent, & m'expliquerent, que cette touffe d'oi-

ſeau étoit le *Fittish* du Muſicien, que perſonne ne devoit manier que lui-même. Voilà tout ce que j'ai pû apprendre touchant la Religion de ce Peuple.

Quant aux langages qu'on parle ſur la Riviére de *Gambia*, il y en a tant, & ils ſont ſi différens que les habitans des Côtes oppoſées ne s'entendent point du tout. On doit en effet regarder cette confuſion des langues comme un bonheur ſingulier pour les *Européens*, qui y vont pour le commerce des Negres: car les *Gambiens*, qui ſont naturellement mols pareſſeux, ont une grande hor-

reur de l'eſclavage, &, quand l'occaſion s'en préſente, ils employent tous les moyens, quelques déſeſperés qu'ils ſoient, pour ſe remettre en liberté. Il y a eu de triſtes exemples d'équipages entiers de Vaiſſeaux ſurpris & défaits par ces Eſclaves. La meilleur façon & la plus ſûre eſt de commercer avec différentes Nations des deux côtés de la Riviere: car quoiqu'il y en ait de pluſieurs eſpeces à bord du même Vaiſſeau, il eſt auſſi impoſſible qu'il ſe réuniſſent tous pour faire un complot, qu'il l'étoit aux gens de différentes Langues d'achever la Tour de *Babel*.

Je viens de décrire les *Gambiens*, comme un Peuple indolent & paresseux, & il n'est pas étonnant qu'il le soit : car la nature lui fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, sans qu'il se donne la peine de se le procurer ; & il semble que le terrain de cette partie de notre Globe, n'a pas besoin de la culture & de l'art qu'il demande ailleurs. Quant aux habits, ils n'en ont que faire, & les petits-Maîtres & les Coquettes, qu'on peut regarder comme la peste des Sociétés & Assemblées de la *Chrétienté* n'ont pas encore corrompu celles de nos *Gambiens*. Leurs

maisons, ou plutôt leurs cabanes sont bâties avec fort peu d'art. Ils ne connoissent pas l'usage de nos meubles, des lits mollets, des chaises, tables, vaisselles, cueilliers, &c. un peu d'herbe seche ou quelques roseaux leur servent de lit, & ils n'ont d'autre siége que la terre. Un seul Tapissier ne trouveroit pas dans tous le Pays de quoi gagner sa vie. Ils ne connoissent non plus aucun ouvrage en cuivre, & ils sont néanmoins fournis d'une variété étonnante de très-bons vases qui croissent d'eux-mêmes dans presque tout le Pays, ce sont des courges ou cale-

basses, dont la feuille & le fruit tant qu'il est verd, ressemblent assez à ceux de la Citrouille. Celles qui viennent proche les cabanes des Negres, montent ordinairement plus haut : elles couvrent tout l'endroit par leur ombre, & garantissent les habitans contre l'ardeur du Soleil, comme faisoit celle du Prophete *Jonas*. Quand la calebasse est mûre, les Negres la coupent de sa tige, & la mettent sécher au Soleil pendant trois ou quatre jours. La chaleur du Soleil ne fait que durcir la croute extérieure, mais elle consume tout le dedans, n'y laissant que les grai-

nes, qui en tombent quand on l'ouvre. Ce fruit eſt communément formé comme un flacon de *Florence* : mais on lui donne telle façon qu'on veut, tant qu'il eſt jeune. Leur groſſeur eſt très-différente ; il y en a qui ne tiennent pas plus d'une demie pinte, & d'autres qui en tiennent huit ou dix. Quand on les coupe par le milieu, elles forment de bons plats, godets ou taſſes pour boire ſelon leurs différentes groſſeurs : celles qui ont le col fort long donnent des eſpéces de cuilliers, & celles qu'on laiſſe entieres ſont d'excellentes bouteilles pour conſerver des liqueurs. On s'i-

maginera peut-être que ce dernier usage de la calebasse devient inutile parmi les Negres qui ne connoissent pas l'art de brasser, de presser la grappe, &c. ; mais c'est une erreur : la nature leur fournit deux ou trois sortes de vins forts & très-agréables à boire, sans qu'ils ayent d'autre peine que de faire un petit trou dans un Palmier, & d'y appliquer une Calebasse pour en recevoir le suc, qui en remplit souvent une de deux ou trois pintes dans un jour.

Les provisions de toute espece se trouvent ici en abondance, & sont à très-bas prix.

J'ai vû acheter une petite Vache pour deux Barres, qui font douze francs, & un Bœuf gras pour quatre Barres ; un bon Oiseau pour trois charges de poudre ; & ainsi les Cochons, les Moutons & les Chevres à proportion. Si le sieur *Bosman** avoit été sur la Riviere de *Gambia*, il n'auroit pas soûtenu que l'Isle d'*Anabone* étoit la vraye *Amalthée* ou *Cornucopia*, si célebre parmi les Anciens, & il auroit mieux aimé accorder ce titre à cette partie de la *Guinée*. Outre le Bétail dont je viens de parler, les

* Historien *Hollandois*, qui a écrit vers l'an 1696.

Gambiens ont auſſi une très-belle race de petits Chevaux ; & des perſonnes très-croyables m'ont aſſûré, que le Roi de *Burſally*, dont les dominations ſont limitrophes avec le Royaume de *Barra*, eſt en état en cas de beſoin, de monter & d'armer quatre mille chevaux. Ce Pays abonde auſſi en toutes ſorte d'animaux ſauvages, comme des Bêtes fauves de différentes eſpeces, Eléphans, Lions, Tigres, Léopards, Pantheres & Singes très-mauvais.

Le commerce de ces environs eſt très-avantageux par rapport à l'or fin, les Negres,

l'ivoire & la cire.

Les *Anglois* ont une Factorerie qui dépend du Château de *Gambia*, & elle eſt ſituée dans un endroit appellé *Joar* à environ cinquante lieues en montant la Riviere. Ils en ont une autre à *Cattajar*, qui eſt à cinquante lieues plus haut, & une troiſieme appellée *Portdendelly*, proche l'embouchure de la Riviere. Ils avoient autrefois un établiſſement ſur l'Iſle de *Charles*; mais ayant eu un *Pallaver* * avec les gens du Pays,

* *Pallaver* ſignifie une *Diſpute*, une *Conteſtation* ou un *Procès*: ſouvent on appelle de même une longue conférence. Le mot eſt *Portugais* & fort uſité partout dans la *Guinée*.

ceux-ci

ceux-ci, un jour à minuit, saisissant l'occasion des basses eaux, passerent à gué du continent, surprirent les *Anglois* & les expulserent de l'Isle, qui depuis ce tems a resté déserte. Cependant ils sont aujourd'hui très-bien établis dans l'Isle de *James*, où ils ont un Château fort & très-regulierement bâti avec 32 piéces de gros canons, sans compter plusieurs autres qui sont plantées le long de l'eau au Nord du Fort. L'ancien Fort sauta malheureusement en l'air en 1725, par le feu du Ciel, qui prit au magazin des poudres. Quantité de monde y perdit la vie & entr'autres le

Gouverneur *Plunket* : mais il a été rebâti beaucoup plus beau & plus vaſte par le préſent Gouverneur *Antoine Rogers*.

Ce Pays eſt extrêmement fertile & abonde en toute ſorte de fruits, de racine & de ſalade. Les principaux fruits ſont les Oranges, les Citrons, les *Guavas*, les *Bonanas*, les *Plantanes*, que quelques-uns appellent Figues des *Indes*, & il y a apparence qu'elles ſont de l'eſpece des Figues mentionnées dans l'Ecriture Sainte : premierement parce que celles-ci ſont décrites comme venant par grappes ; or celles de la Côte de *Gambia* croiſſent de

même, & les grappes ſont ſi fortes, qu'une ſeule peſe autant qu'un homme peut ſoulever avec une main. En ſecond lieu les feuilles de ces Figuiers ſont d'une largeur prodigieuſe, & par-là beaucoup plus propres à former des tabliers que nos Figues ordinaires.

On voit auſſi des quantités conſidérables de *Papaws*, dont je parlerai plus bas; beaucoup de Pataſes ou pommes de terre; du Pourpié & des Concombres en abondance, qui y viennent tout le long de l'année. En un mot, la Côte de *Gambia* eſt un Pays très-fertile & agréable, mais en même tems fort malſain.

Le *Mardy* 11 *Octobre*, nous mimes à la voile conjointement avec le *Byam* pour *Sierraleone*, comme j'ai déja dit. Ce jour & le suivant nous dirigeames notre course à l'Oueſt quart de Sud, & à l'Oueſt-Sud-Oueſt droit en pleine mer, pour éviter les bas-fonds de *Grande*, qui s'étendent pour le moins juſqu'à cinquante lieues de la Côte. *Jeudy* nous pouſſames au Sud pour *Sierraleone*. *Vendredy* matin nous fumes ſurpris par un calme qui nous arrêta pendant pluſieurs jours. Nous avions le *Byam* à côté de nous, & nous paſſames notre ennui par de fréquentes viſites que

nous fimes d'un bord à l'autre. Cependant nos recréations furent souvent interrompues par des ouragans, pendant lesquels les Commandans n'osoient quitter leurs Vaisseaux. Ces ouragans durent ordinairement une heure, & ne manquent jamais de s'annoncer quelque tems avant par des éclairs & des coups de tonnerre terribles & par des nuées fort noires. Ces affreux avant-coureurs nous obligerent chaque fois de ferler nos voiles & de nous tenir alertes, pour recevoir une tempête qu'aucune plume ne sçauroit décrire. Les ouragans sont suivis de pluies,

qui tombent comme si l'eau passoit par un gros tamis. On doit s'attendre journellement à un pareil tems pendant que la saison pluvieuse dure en *Guinée*. Ce fut le premier ouragan que j'eusse vû dans ma vie, & j'en fut si effrayé, que je crus qu'il étoit impossible d'y survivre : chaque moment me parut le dernier de ma vie, & j'attendois à chaque coup de vent que nous serions plongés au fond de la mer. Ces horribles tempêtes furent chaque fois suivies de calmes parfaits, qui ne nous causerent pas moins d'embarras, & qui penserent nous mettre dans la si-

tuation la plus triſte du monde : car au bout de quinze jours l'eau commença à manquer dans la *Bonetta*, & nous aurions infailliblement péri ſans le ſecours du *Byam*, qui partagea généreuſement avec nous ſes proviſions.

Pendant ces calmes nous ſondions ſouvent la marée qui alloit au Nord-Eſt avec la hauteur d'un nœud.

Le *Jeudy* 3 *Novembre*, nous vîmes la Terre à l'Eſt-Nord-Eſt, à environ dix lieues de nous : la ſonde porta vingt-cinq braſſes ſur un fond de ſable mêlé de petits cailloux. Le Pays étant fort élevé, nous le pri-

mes pour les hauteurs de la Côte de *Sierraleone*, ce qui nous fit faire force de voiles pour l'atteindre, s'il étoit poſſible, avant la nuit, n'ayant qu'un petit vent d'Eſt-Sud-Eſt. Vers onze heures nous découvrimes une voile proche la terre, & à meſure que nous approchames, nous vimes qu'elle ſerroit la Côte & nous attendoit. Nous fumes d'abord fort embaraſſés, ſçachant combien les Pirates avoient couru la Côte de *Guinée* pendant l'année précédente. Nous primes le parti de nous mettre promptement en état de défenſe en continuant notre route juſqu'à

cinq

cinq heures qu'étant arrivés à portée de pouvoir parler au Vaisseau, nous trouvames que loin d'être Pirate, il étoit un de nos meilleurs amis. Ce Vaisseau, portant le nom de la *Reine Elizabeth* étoit commandé par le Capitaine *Creighton*, & alloit de *Sierraleone* au *Rio Nunaz* pour le commerce d'or, d'ivoire, &c. Ce Capitaine nous voyant pousser vers la Côte, s'étoit imaginé que nous étions destinés pour *Sierraleone*, & que nous nous étions trompés de Côte. Il nous avoit attendu exprès pour nous apprendre que ces terres élevées étoient les *Idelos*, qui sont de

petites Isles couvertes de Rochers situées à environ vingt lieues au Nord de *Sierraleone*. Après l'avoir beaucoup remercié de son attention, nous nous quittames: il prit sa course vers le Nord, & nous poussames au Sud. Le vent tomba au coucher du Soleil, mais nous eumes vers onze heures un beau vent de terre soufflant de l'Est, qui continua jusqu'à dix heures du lendemain que nous vimes distinctement le *Sausaws*, qui est un terrein extrèmement élevé à vingt lieues au-delà de la Côte. Vers onze heures nous eumes un vent de mer assez fort venant de l'Oueſt, & nous

découvrimes en même tems le Cap *Sierraleone*, qui étoit au Sud-Eſt à ſix lieues de nous. Nous arrivames devant ce Cap vers le coucher du Soleil * & ayant arboré le Pavillon de l'Union, nous le ſaluames de vingt-ſept coups de canon : le *Byam* en fit autant. Tous les Gouverneurs en *Guinée* ſont autoriſés par des Chartes particulieres à arborer le Pavillon de l'Union dans leurs diſtricts reſpectifs. Quoique nous fuſſions ſurpris par la nuit, nous

* Dans tous les endroits ſitués entre les Tropiques, le Soleil ſe léve & ſe couche à ſix heures ; & il n'y a aucune différence ſenſible entre le jour le plus long, & le jour le plus court.

entrames néanmoins dans la riviere toûjours la ſonde à la main, & le *Byam* nous ſuivit. La nuit étant fort ſombre, nous mimes une Lanterne au bâton de notre Pavillon, & le *Byam* en mit de même une à ſa Proue, pour ne pas nous choquer l'un l'autre. Nous raſames de près les hautes Montagnes, & la ſonde porta régulierement huit ou dix braſſes d'eau. Le *Byam* qui ne tenoit pas ſi près de la Côte, eut à une ſonde dix-huit braſſes, à celle d'après douze, enſuite il ne trouva point de fond avec une ſonde de vingt braſſes : immédiatement après il eut

dix braſſes & ainſi du reſte ; juſqu'à ce qu'ayant halé ſon Vaiſſeau derriere le nôtre, il eut dèſlors les mêmes ſondes que nous. Ayant à la fin gagné la Baye des *François*, nous découvrimes deux lumieres tout proche la Côte : l'une étoit ſur un petit Bâtiment, & l'autre ſur la Chaloupe de l'*Amitié* des Iſles des *Barbades*, commandée par le Capitaine *Crocker*, qui ayantvû vers le ſoir nos deux Vaiſſeaux au large, avoit mis ces lumieres pour nous marquer l'endroit propre pour aller à l'ancre. Nous mouillames à côté de lui, & il vint à bord pour ſçavoir qui

nous étions, & quelle étoit notre deſtination ? Nous lui dimes que nous n'avions autre choſe à lui préſenter que du vin de *Madere*, & que le long trajet depuis la Riviere de *Gambia* nous avoit fait conſommer tous nos Citrons. Il envoya ſur le champ à bord de ſa Chaloupe, d'où l'on apporta un mouchoir plein de Citrons, & en buvant du *Punch* enſemble, il nous fit un petit détail de l'état des affaires de la Compagnie dans l'Iſle de *Benſe*, qui étoit alors ſous le gouvernement du ſieur *Marmaduc Panwell*.

Le lendemain matin nous

nous trouvames dans une petite Baye très-jolie entourée de Montagnes extrèmement hautes & couvertes de beaux Arbres de haute futaie. Ils étoient remplis de différentes sortes d'oiseaux, qui, à la pointe du jour firent retentir les bois de leur ramages. Le Capitaine *Crocker* les fit aussi retentir à sa façon ; car aussi-tôt qu'il vit le Pavillon de l'Union sur nos mâts, il nous salua de cinq coups de canon, & nous lui rendimes le même salut. Cette Baye abonde en eau douce, qui est très-excellente. Elle jaillit des crévasses du roc, comme si elle sortoit du tuyau

d'une seringue, & nous remplimes, en moins de rien tous nos tonneaux, sans avoir besoin d'entonnoir : aussi ne manquames-nous point de faire une bonne provision d'eau. Le fond de la Baye étoit uni & sans rochers : nous y jettames nos filets & primes quantité de Mulets & d'autres Poissons, & entr'autres un *Alligator* ou espece de Crocodile, que les Negres devorent avec avidité.

Le *Dimanche*, 6 *Novembre*, nous allames tous à terre dans l'Isle de *Bense*, où nous trouvames un Fort régulier, dans lequel il y avoit vingt-deux pieces de gros canons bien

montés, ſans compter onze autres, qui garniſſoient une batterie élevée au bas du rempart du Fort. Cette Iſle eſt la réſidence du Gouverneur. Quand nous y abordâmes, le Sr. *Charles* prit poſſeſſion de ſon Gouvernement & reçut nos complimens à ce ſujet. J'eus le malheur de faire une bévue dans le mien : car ne me ſouvenant pas dans cet inſtant du nom de l'Iſle dont il étoit Gouverneur, je laiſſai échaper le mot de *Baratraria*, qui eſt une Iſle de peu d'importance en comparaiſon de celle de *Benſe*.

Le *Lundi*, 7, je commençai mes travaux ſans y rencontrer

les difficultés que j'avois eſſuyées ſur la Riviere de *Gambia*, les habitans de ce Pays étant plus au fait des uſages des *Européens*. Il y a néanmoins ici pluſieurs ſingularités qui méritent l'attention des curieux, & que j'aurai ſoin de rapporter; mais avant de le faire, je donnerai une deſcription abbrégée du Pays en général.

Le Fleuve *Sierraleone* fut découvert en premier lieu par les *Portugais* : mais je ne ſçaurois indiquer au juſte le tems que les *Anglois* s'en rendirent les Maîtres. Après tout, cette époque n'eſt pas bien importante, puiſqu'ils en ont été

poſſeſſeurs tranquilles pendant nombre d'années, juſqu'à ce que *Roberts*, fameux Pirate, s'en empara en 1720, lorſque le vieux *Plunkel*, qui ſauta depuis en l'air avec le Château de *Gambia*, en étoit Gouverneur; ce qui ſe paſſa de la maniere ſuivante. *Roberts* commandant trois Vaiſſeaux bien armés, entra dans le Fleuve *Sierraleone* pour y faire l'eau, & trouvant un Bâtiment commerçant dans la Baye des *François*, il le prit & le fit conduire dans une autre Baye proche le Cap, dont l'entrée étoit longue & fort étroite, & dont les eaux étoient très-profondes. Dans

mon Journal je lui donne le nom de Baye des *Pirates*, parce qu'après y avoir dépouillé le Vaisseau de tout ce qui pouvoit leur convenir, ils y mirent le feu, & quand nous y fumes, on en voyoit encore une partie du fond de cale par les basses eaux. *Roberts* envoya le lendemain une Chaloupe bien armée au Gouverneur *Plunket*, pour lui présenter ses très-humbles services, & pour lui demander en même-tems, s'il ne pouvoit pas lui fournir de la poudre d'or, de la poudre à canon & des boulets ? *Plunket* fit réponse, qu'il n'y avoit point d'or pour lui : mais que pour de

la poudre & du plomb, il en avoit assez à son service, s'il vouloit se donner la peine de le venir chercher. *Roberts*, piqué du défi, profita de la premiere marée, & monta avec ses trois Vaisseaux jusques devant l'Isle de *Benfe*. Il y eut une action très-vive entre lui & le Gouverneur, qui dura plusieurs heures; mais à la fin *Plunket* ayant usé ses boulets & même tout ce qu'il y avoit de fer dans le Fort, se jetta dans une Chaloupe & se sauva de l'autre côté de la riviére, croyant se cacher dans une petite Isle appellé *Tombo*. Les Pirates coururent après lui, & l'ayant

bientôt ratrappé, le ramene à l'Isle de *Benſe*, où étoit alors *Roberts*. Celui-ci le reçut en jurant d'une façon terrible, le traitant de miſérable *Irlandois*, qui avoit eu l'audace de réſiſter à un homme comme lui. Le Gouverneur ſe voyant en mauvaiſe compagnie, prit le parti de jurer encore plus fort; ce qui fit rire toute la bande des Pirates, qui firent à la fin taire *Roberts*, en lui faiſant entendre qu'il n'avoit rien à démêler perſonnellement avec le Gouverneur. Ce fut ainſi, qu'une file de juremens & d'execrations ſauva la vie au pauvre *Plunket*, qui ſans cela étoit en

danger d'être massacré sur le champ.

Les Pirates, après avoir pillé les magazins, retournerent à bord de leurs Vaisseaux, & sortirent de la Riviere avec le premier reflux, laissant le Gouverneur *Plunket* dans la possession tranquille de son Fort, qu'ils n'avoient pas même beaucoup endommagé.

Ce Pays est montagneux & stérile, surtout du côté du Cap, où les montagnes ou plutôt les rochers, sont extrèmement élevés, & néanmoins garnis de bois épais, qui sont habités par quantité de bêtes sauvages, comme des Tigres, des Léo-

pards, des Lions, &c. & c'eſt delà que les *Portugais* lui ont donné le nom de *Sierra de Leone*, qui veut dire *Mont des Lions*. Le Pays a enſuite donné ce même nom à la Riviere, qui eſt fort large a ſon entrée, étant à plus de quatre lieues du Cap de l'Iſle des Léopards, qui eſt vis-à-vis de ſon embouchure.

Le milieu, en effet, eſt preſque ſec en certains endroits, dans les baſſes eaux, & la plus grande profondeur eſt proche le Cap. Ceux qui veulent entrer en ſûreté dans cette Riviere, doivent toûjours tenir le ſtribord proche la Côte, en raſant continuellement les

hautes

hautes montagnes, où ils ſeront aſſûrés de trouver des ſondes regulieres, & dans toutes les Bayes un excellent fond pour ancrer, au lieu que du côté des bas-fonds il y a beaucoup d'inégalités & d'endroits dangereux, comme je l'ai déja dit.

La Compagnie a deux Iſles dans cette Riviere, l'une appellée *Taſſo*, eſt grande & plate, ayant trois lieues de circonférence, & les Negres de la Compagnie y ont une bonne Plantation. Le reſte de l'Iſle eſt couvert de bois, parmi leſquels il y a des arbres de cotton d'une figure extraordinai-

re. On y cultive aussi une autre espece de fort bon cotton & beaucoup d'Indigo. L'autre Isle est celle de *Benſe*, sur laquelle se trouve le Fort dont je viens de parler.

Cette Riviere est remplie de différentes sortes de Poissons, qui sont presque tous excellens dans leurs especes, sans compter les huitres, dont il y a des quantités considérables qui viennent aux branches d'arbres. Je prévois, que plusieurs personnes douteront de la vérité de ce que j'avance ici: mais leur incrédulité ne doit pas m'empêcher de rapporter fidelement tout ce que j'ai re-

marqué de singulier dans mon expédition, quelque incroyable que cela puisse paroître à d'autres. Le *Mangrove* est un arbre, qui vient dans les bas-fonds. Ses feuilles ressemblent précisément à celles du Laurier *Européen*, & ses branches ont une pente naturelle vers l'eau. Celles qui sont plongées dans l'eau même sont toujours garnies de tous côtés de ces sortes de Coquillages, qui dans les climats chauds s'attachent même au fond des Vaisseaux, & dont les plus fréquens sont des huitres. J'ai souvent coupé des branches de ces arbres, qui étoient si chargées d'huitres,

de barnaques, &c. qu'à peine pouvois-je les tirer de l'eau dans la Chaloupe.

Le Crocodile eſt un Amphibie trop connu, pour en donner ici la deſcription. Son corps eſt d'un brun noirâtre & renforcé d'écailles aſſez larges pour ſervir d'une eſpece de calotte ou caſque, que les Negres portent ſouvent. Elles ſont à l'épreuve d'une bale de fuſil; ce qui fait voir combien il eſt inutile d'attaquer le Crocodile avec des armes légeres. Cette Riviere eſt infectée de ces animaux, qui y cauſent des dommages conſidérables, & ils ont ordinairement vingt à trente pieds de long.

Le sieur *Bosman* * convient que le Crocodile est un animal vorace, mais il dit à la fin du *Paragraphe suivant*, qu'il n'avoit jamais entendu dire, qu'il eût fait le moindre mal. Il y a une tradition, qu'il se met à pleurer, pour attirer à lui des Passans & pour se jetter sur eux dans le moment qu'ils y pensent le moins. Je n'assûrerois point ce fait, & je croirois plutôt qu'il faut l'interpréter selon l'ancienne façon figurée d'écrire, par laquelle on a voulu exprimer la trahison de cet Animal. J'ai été trompé moi-même par un Crocodile: il est vrai que

* Description de la Guinée, pag. 325.

ce ne fut pas par ſes larmes ; mais ce fut toujours par une affectation ruſée, dont voici l'Hiſtoire.

Je me promenai un ſoir, en faiſant le tour de l'Iſle de *Benſe* avec le ſieur *Connel*, Capitaine de la Chaloupe de *Guinée*, qui avoit un gros Dogue, qui couroit devant nous. Il y avoit un Crocodile d'une taille énorme étendu le long de la côte, que nous primes d'abord pour le tronc d'un vieux arbre qui y avoit été jetté par la marée : mais nous fumes bientôt détrompés ; car le Chien s'étant approché de la gueule de ce terrible animal, celui-ci s'élan-

ça en l'air & le prit. Nous étions plus morts que vifs, & nous primes le meilleur parti qui étoit celui de nous ſauver. Quand nous fûmes aſſez loin, le ſieur *Connel* s'en retourna un bout de chemin pour appeller ſon Chien *Ball* : mais il n'en eut point de nouvelles, & il eſt certain que ſi un de nous avoit marché devant, nous aurions eu le même ſort que le pauvre *Ball*. La perte de ce Chien ne fut pas la ſeule que nous eſſuyames de la voracité de ces animaux : car toutes les fois que nos Cochons ou nos Chevres alloient paître proche l'eau, il y en avoit toûjours quelques-uns

de pris par le Crocodile, qui regagnoit sur le champ la Riviere avec sa proie.

Ce Fleuve est aussi rempli de certains autres animaux connus sous le nom d'*Alligator*. Ils ressemblent en tout aux Crocodiles, si non qu'ils sont beaucoup plus petits, & le plus long ne passe jamais huit pieds. C'est pour cela qu'ils ne sont pas si dangereux par terre, & ils ne chassent ordinairement qu'au poisson. Pendant le séjour que nous fimes dans cette Riviere, nous primes deux *Alligator*, dont nous donnames un aux Negres, qui en estiment beaucoup la chair & la

regardent

regardent comme un mets délicieux. L'autre avoit cinq pieds de long, & nous l'attachames au Mât, pour le remporter en *Angleterre*.

Après avoir décrit les Animaux qui habitent la Riviere, nous allons dire un mot de ceux qu'on rencontre sur la Côte, qui abonde en toute sorte de Bêtes sauvages. J'en ai déja nommé quelques-unes, auxquelles il faut ajoûter les Eléphants, les *Jakalls* ou chiens sauvages, les *Mandrils*, les Singes & plusieurs especes de Bêtes Fauves. Je commencerai ma description par l'Elephans qui est un Animal fort gros,

ayant ordinairement entre onze & quatorze pieds de hauteur. Certains Auteurs prétendent que ceux des *Indes*, ſont beaucoup plus grands, & d'une docilité ſurprenante ; ce qui ne paroît pas hors de vrai-ſemblance. Il eſt certain que l'*Afrique* abonde en Elephans, comme il paroît par le grand nombre de dents qu'on trouve tous les ans dans les bois, & qui fourniſſent l'ivoire à la plus grande partie de l'*Europe*. On prétend que ces Animaux changent de dents après un certain nombre d'années, & il me ſera permis de joindre ici mon ſentiment à celui de M. *Boſman*, qui

dit * „ Il n'y a pas la moindre „ vrai-ſemblance, qu'un corps „ ſolide, d'une ſubſtance auſſi „ dure que les dents d'Ele- „ phants, puiſſe croître dans en- „ viron vingt ans, du poids „ d'une livre juſqu'à celui d'un „ quintal. Je reponds à cela, qu'il me paroît, au contraire, fort probable, qu'une dent d'Elephant parvienne à ſa plei- ne croiſſance en beaucoup moins de tems que vingt ans. La corne d'une Bête fauve n'eſt pas moins ſolide, ni moins dure que la dent d'Elephant; cependant tout le monde ſçait que le bois d'un Cerf ſe forme

* Deſcription de la Guinée, page 234.

entierement dans l'eſpace de trois mois. Par conſéquent, ſi un Animal auſſi petit que le Cerf, peut pouſſer hors de lui une ſubſtance ſi ſolide dans trois mois, que ne doit-on pas préſumer de l'Elephant qui eſt le plus gros & le plus fort de tous ceux que la terre porte ? D'ailleurs, il y a d'autres raiſons convaincantes, qui favoriſent beaucoup ce dernier ſentiment. Ce ſont les rapports de pluſieurs Negres, qui m'ont aſſûré qu'en courant les bois pour chercher des dents d'Elephants, ils n'en avoient jamais trouvé plus d'une dans le même endroit ; ce qui fait voir

évidemment qu'elles avoient été jettées en différens tems & dans différens endroits. Mais pour revenir à l'Animal même, il se nourrit principalement d'une espece de fruit, qui ressemble beaucoup au *Papaw*, & qui vient de lui-même en différens endroits de la *Guinée*, Il croît surtout en abondance dans l'Isle de *Tasso*; & l'on voit fort souvent les Elephants y aller à la nage, en quittant le Continent exprès pour chercher leur nourriture. Un des Negres de la Compagnie tira un jour un Elephant dans l'Isle de *Tasso*, & connoissant la fureur de ces Animaux, quand

ils ſont attaqués, il ſe ſauva immédiatement dans un bois pour s'y cacher. L'Elephant fit d'abord mine de le ſuivre ; mais ſoit que la douleur, cauſée par la bleſſure, l'empêchât de courir, ſoit qu'il ne trouvât pas le paſſage libre parmi les Arbres, il quitta bientôt la pourſuite, & ſe jetta dans la riviere, apparemment pour gagner le Continent ; mais il ne put pas l'atteindre : il mourut dans l'eau, & la marée l'entraîna dans la Baye de *Foro*, où les Negres lui arracherent promptement les dents & couperent la carcaſſe, qu'ils regardent comme une nourriture excel-

lente. L'Elephant fend l'eau avec tant de viteſſe, qu'une Chaloupe de dix rames ne ſçauroit le devancer, & il court par terre auſſi vîte qu'un Cheval au petit galop.

Le *Jackale*, ou Chien ſauvage, eſt de la taille d'un gros Dogue, mais il a les pattes beaucoup plus groſſes & plus fortes. Sa tête eſt courte, applatie & large entre les oreilles; le nez eſt mince, & les dents ſont fort longues & pointues. Pluſieurs des hommes blancs de ce Pays, qui avoient vû ces Animaux, les avoient pris pour des Loups, & m'ont aſſûré qu'ils étoient auſſi féro-

ces que les Tigres : mais le fait eſt, que ces perſonnes n'avoient jamais vû de Loups en *Europe*, qui en effet n'ont rien de reſſemblant aux Chiens ſauvages.

Je joindrai ici la deſcription d'une eſpece ſinguliere d'Animal, que les Blancs de ce Pays appellent *Mandril*. Je ne ſçaurois rien dire de l'origine de ce nom, que je n'avois jamais entendu auparavant : ceux même qui le nomment ainſi n'en ſçauroient indiquer la raiſon, à moins que ce ne ſoit à cauſe de la reſſemblance que cet Animal a avec l'Homme *, pendant qu'il n'en a point du tout avec le Singe. Le corps, quand il a

* *Man.* en Anglois, ſignifie *Homme.*

pris sa croissance, est aussi gros en circonférence que celui d'un homme ordinaire. Les jambes sont beaucoup plus courtes, & les pieds plus longs; les bras & les mains sont dans la même proportion. La tête est d'une grosseur monstrueuse : la face est large & platte, sans autre poil qu'aux sourcils; le nez est fort petit, la bouche large & les lévres sont très-minces. La face, qui est couverte d'une peau blanche, est d'une laideur affreuse & toute ridée; les dents sont larges & fort jaunes; les mains sont sans poil : Tout le reste du corps, à l'exception du visage & des mains,

eſt couvert de poil long & noir, comme celui de l'Ours. Ces Animaux ne marchent jamais ſur les quatre pattes comme les Singes : quand on les tourmente, ils crient préciſément comme les enfans. On prétend que les Mâles cherchent ſouvent à violer les femmes blanches, quand ils les rencontrent ſeules dans les bois. Ils ont preſque toûjours le nez morveux, & ſe plaiſent à faire entrer la morve dans la bouche.

Dans le tems que j'étois à *Skerbro*, le ſieur *Cummerbus*, dont j'aurai occaſion de parler bientôt, me fit préſent d'un de ces étranges Animaux, que

les gens du Pays appellent *Boogoe*. C'étoit une femelle, qui n'avoit que ſix mois : mais elle étoit déja plus groſſe qu'un *Babouin*. Je remis cet Animal entre les mains d'un des Eſclaves, qui ſçavoit comment le nourrir & le ſoigner : mais toutes les fois que je montois ſur le Pont je trouvois des Matelots qui l'agaçoient ; les uns aimoient à le voir pleurer & l'entendre crier, d'autres lui tiroient ſon nez morveux. Un Matelot le frappa un jour, & le Negre qui en avoit ſoin, lui ayant fait une reprimande, il lui dit qu'il étoit bien jaloux de ſa Compatriote & qu'il de-

vroit l'épouser ; Le Negre répliqua sur le champ : *Ce n'est pas une femme pour moi : elle est blanche & de votre race : c'est une femme qui vous convient.* Ces agacemens déplacés de nos Marins, ont je crois abrégé la vie de ce pauvre Animal, qui est extrèmement délicat : car le lendemain matin on le trouva mort à côté du Cabestan.

Il est inutile de donner une description des Singes & des Bêtes fauves, qu'on connoît assez en *Europe*. Il me reste à dire un mot du petit *Antelope* ; mais j'aurai occasion d'en parler dans ma Description de la *Côte d'or*. Pour revenir à notre

Expedition ; pendant que je courois pour prendre mes dimenſions, le Capitaine *Livingſtone* ne perdoit point de tems pour décharger ſur la Côte les Marchandiſes & les Armes deſtimées pour l'uſage du Fort. Le Vaiſſeau avoit beſoin d'être radoubé & de changer de Mât de Miſaine. Je ſaiſis cette occaſion, ayant fini mes travaux ici, pour aller lever le plan de la Riviere de *Sherbro*. Je demandai pour cet effet au Gouverneur de me prêter une des Chaloupes de la Compagnie, avec les hommes que je choiſirois pour m'accompagner. Il m'accorda ſur le champ ma de-

mande, ayant reçu ordre de la Compagnie, auſſi-bien que les autres Gouverneurs, de m'aſſiſter en tout ce qui pourroit faciliter mes travaux.

Le *Lundi*, 14 *Novembre*, je quittai l'Iſle de *Benſe*, & mis à la voile à bord de la Chaloupe de *Sierraleone*, commandée par le Capitaine *Kirkham*. Le Capitaine *Ridley* de la Chaloupe de *Jacquin*, s'embarqua avec nous pour reconnoître la Riviere de *Skerbro*, dont il n'avoit aucune connoiſſance. *Mercredi* au ſoir nous arrivames aux Iſles de *Romana*, dont la plus grande eſt fort bien habitée. Nous y trouvames

quelques habitans blancs, qui avoient appartenu autrefois à la Compagnie Royale d'*Afrique*, mais qui en avoient quitté le service, & s'étoient établis pour leur compte, ayant des petites Chaloupes à eux-mêmes, avec lesquelles ils commerçoient au Nord sur le *Rio Gungo*, le *Rio-Nunan*, &c. pour des Negres, de l'Ivoire & du Camwood; ce qui attire un Commerce considérable à ces Isles, qui par rapport à cela sont fréquentées par presque tous les Vaisseaux qui vont en *Guinée*.

Le *Vendredi*, 18, nous fumes surpris par un calme, à

l'embouchure de la Riviere de *Sherbro*, & je fus fort étonné de nous voir environnés de quatre différentes Trombes de Mer, qui penserent nous faire périr. Comme ces Météores sont absolument inconnus dans nos Climats froids, je crois que le Lecteur ne fera pas fâché d'en trouver ici en peu de mots, une description au naturel.

La force & la chaleur du Soleil sont si violentes en *Guinée*, qu'il n'attire pas seulement les vapeurs & l'humidité des terres basses & marécageuses, mais même des masses entieres & énormes d'eau qui s'élevent de la

la Mer ; ce qui se fait de la maniére suivante. La surface de l'eau commence à tourner comme un tourbillon, du centre duquel une masse d'eau s'éleve, ou jaillit plutôt comme une fontaine à une hauteur considérable.

Souvent, quand le Soleil n'a pas assez de force, pour soûtenir un si gros poids ; cette énorme masse d'eau retombe tout d'un coup, & il n'en faut pas davantage, si elle tombe sur un Vaisseau, pour le faire couler à fond. Ces malheurs sont indubitablement arrivés à plus d'un Vaisseau, dont personne n'a échapé pour en don-

ner la nouvelle. Pour prévenir ces accidens, toutes les fois qu'on se trouve proche d'une Trombe de Mer, on tache de la rompre à coups de canon: car, quand même le boulet ne l'atteindroit pas, la concussion de l'air ne manque gueres de la rompre; & elle tombe alors, comme je viens de le dire, sans faire de mal au Vaisseau. Sans cette précaution le Soleil la soûtient & la promene à droite & à gauche sur la surface de la Mer, & tout Vaisseau qu'elle approche est perdu sans ressource. Etant vûes de loin, elles ressemblent à des colomnes immenses, éle-

vées de la Mer juſqu'au Ciel, où leur ſommet ſe perd & ſe diſperſe ordinairement en formant des nues noires. Le Ciel étoit ſerein quand les Trombes que je vis commencerent à s'élever: mais il ſe couvrit ſur le champ, & l'on voyoit les nues ſe former des ſommets de ces colomnes. Outre cela, elles ne manquent preſque jamais d'amener des orages terribles, qui arrivent ſurtout, après que le Soleil eſt couché; ce qui nous arriva auſſi la nuit d'après, & je n'ai jamais vû autant d'éclairs, ni entendu autant de coups de tonnerre que cette fois-là.

Le *Samedi*, nous montâmes la riviere juſqu'à la hauteur d'une petite Ville appartenant à un Mulâtre, nommé *Gummerbus*, qui étoit fils du dernier Agent de l'*Angleterre* dans l'Iſle de *York*. J'y fus recu avec beaucoup de diſtinction ; mais dans l'impatience où j'étois de voir en quel état étoient les affaires de la Compagnie dans l'Iſle de *York*, je ne m'y arrêtai point & je continuai de monter la Riviere juſqu'à cette Iſle, où j'arrivai le lendemain. Etant allé à terre, je n'y trouvai qu'un ſeul Blanc, nommé *Holditch*, qui étoit Commis, abandonné de tout le monde, & hors d'état

de se défendre contre les insultes des Negres. Il me dit, qu'il en avoit eu plusieurs visites, & qu'ils n'avoient jamais manqué d'emporter avec eux tout ce qu'ils avoient trouvé leur convenir des effets de la Compagnie. Il y eut autrefois dans cette Isle un bon Fort, mais dont on ne voit plus aujourd'hui qu'un tas de ruines.

Le Roi de *Skerbro*, ayant eu des nouvelles de mon arrivée, vint le lendemain, avec une suite d'environ trois cens personnes pour me voir, & apporta avec lui en guise de présens deux quintaux de Ris, deux Chévres & un beau Verrat. Je

fis préſent à Sa Majeſté de deux Chaudrons de cuivre, de deux plats & d'un grand Baſſin d'étain, d'un morceau de *Sletias* ou toile mince d'une braſſe de long, & de quatre Colliers de Grains. Un beau préſent en effet pour un Roi *Africain* ! Il le reçut avec beaucoup d'avidité, & ſe mit ſur le champ la toile autour du col, avec un double nœud ſous le menton, laiſſant pendre les deux bouts ſur le devant de ſon Surplis du Cap *Mount*, ainſi appellé, parce que les Habitans du Cap *Mount* font ces ſortes de Surplis, & en portent eux-mêmes. Ils ſont faits de toiles de cotton à raies

bleues & blanches, & ont préciſément la façon d'un Surplis. Le Roi tira enſuite de ſon ſein le bout touffu d'une queue de Lion, & l'ayant tourné de tous côtés à pluſieurs repriſes, il fit une longue harangue; après quoi il s'aſſit, & parla au Sieur *Cummerbus*. Quand le Roi eut fini, je demandai à celui-ci, ce que tout ceci ſignifioit. Il me dit, que la queue de Lion étoit le *Fittish* de Sa Majeſté, & qu'elle l'avoit tournée de tous côtés, en la pointant ſur tous les Pays, autant que la vûe pouvoit porter & plus loin, pour marquer par-là, la puiſſance & l'étendue de ſes Etats

Il ajoûta, que le Roi, après avoir été assis, l'avoit chargé de me demander des rafraichissemens & de quoi manger pour lui & pour sa suite; ce qui me fit d'abord comprendre, que Sa Majesté ne vouloit pas que je gagnasse beaucoup aux présens qu'elle m'avoit fait.

Le troisieme jour après avoir fait un Inventaire des effets de la Compagnie, & avoir appointé un nommé *Allen*, en qualité de Clerc, pour assister le Sieur *Holditch*, je pris congé du Roi, & le saluai en partant de cinq coups de canon. Les Srs *Holditch* & *Allen*, s'étoient imaginés, qu'après mon départ, le

le Roi s'en retourneroit à *Sherbro* : mais ils se virent trompés, & s'inquiéterent beaucoup de la dépense excessive qu'un plus long sejour du Roi devoit leur coûter inévitablement. Dans l'embarras, où ils étoient, ils resolurent de prier sa Majesté de vouloir bien s'en retourner dans son Pays avec sa suite. Le Roi se mit en fureur, & jura par son *Fittish* que tout le Pays lui appartenoit, & qu'il n'avoit permis aux *Anglois* d'y résider que sous certaines conditions ; que l'Isle d'*York* & tous les effets qui y étoient lui apartenoient, & qu'il leur feroit bien-tôt

ſentir ſes droits, puiſqu'ils ne lui avoient pas payé ſon *Cole**. Le Sieur *Holditch* répliqua, qu'il n'y avoit pas trois Lunes** que le *Cole* avoit été payé, & que par conſéquent Sa Majeſté n'avoit aucun droit de ſe plaindre de la Compagnie. Cette réponſe fâcha tellement le Roi, qu'il frappa *Holditch*, & s'étant ſaiſi d'*Allen*, le traîna juſqu'au bord de l'eau, &

* *Cole* eſt un certain Tribut payé tous les ans par la Compagnie Royale d'*Afrique*, non ſeulement en reconnoiſſance pour l'Iſle d'*York*, mais en outre pour la liberté de commercer plus haut dans la Riviere en Camwood, ou Ivoire.

** Les Negres comptent par Lunes au lieu d'années.

le jetta dans une Chaloupe, ordonnant à ſon monde de courir après moi, de me ramener *Allen*, & de me dire de ſa part qu'il me l'avoit renvoyé, parce qu'il n'avoit que faire dans l'Iſle d'*York* : mais aucun de ſes gens n'oſa ſe charger de la commiſſion, & l'on relâcha *Allen*, qui alla rejoindre le Sieur *Holditch*. Celui-ci ſaiſit un moment heureux pour m'envoyer en cachette un homme dans un canot avec la Lettre ſuivante.

à l'Iſle d' York, *ce 22. Novembre 1726.*

MONSIEUR,

Vous n'eutes pas ſitôt quitté l'Iſle, qu'il vint un Canot de Camwood, qui fait partie d'une ancienne dette, dont un Commerçant du Pays eſt redevable à la Compagnie. Quand nous voulûmes le décharger, le Roi s'y oppoſa, & ſous prétexe de me demander le *Cole*, il a ſaiſi non ſeulement ce Canot, mais généralement tout ce qu'il a trouvé à propos d'emporter. Il fait actuellement charger dans ſes Canots les marchandiſes du

magasin de la Compagnie, & à moins que vous ne veniez encore à tems pour l'empêcher, il emportera d'ici tout ce qu'il voudra. Je suis &c.

Holditch.

Il étoit environ demi-reflux quand j'avois quitté l'Isle, & je ne pus gueres avancer pendant cette marée. Aussi-tôt que le flux vint, je fus obligé de mouiller l'ancre. Nous n'y avions pas été long-tems, que nous aperçumes un Canot avec un seul homme qui vint à nous en toute diligence, & aussi-tôt qu'il fut à bord il me rendit la Lettre du Sr.

Holditch. L'ayant luë, j'appellai les Capitaines *Kirkham* & *Ridley*, & je la relus devant eux. Je leur déclarai, que mon avis étoit d'aller ſur le champ au ſecours des Sieurs *Holditch* & *Allen*, que nous n'avions rien à craindre, puiſque nous avions une bonne Chaloupe montée de huit canons, & qu'il ne conviendroit pas de reſter tranquilles en pareille occaſion & de voir voler nos Maîtres ſous nos yeux. *Kirkham* me répondit, que ſes inſtructions du Gouverneur *Charles*, portoient de ſuivre en tout mes ordres, & qu'il étoit prêt à obéir dans

tout ce que je lui commanderois. *Ridley* au contraire, dit, qu'il y auroit de l'extravagance d'aller attaquer trois ou quatre cens hommes avec ſix ou huit que nous étions. Je lui repréſentai les avantages que nous avions ſur eux, & l'apparence qu'il y avoit que nous aurions un bon ſuccès. Je parlai avec un peu de chaleur, & *Ridley*, ſans me répondre, courut dans la Cabane, où étoient nos armes : il en revint le ſabre nud à la main : je crus d'abord qu'il en vouloit à moi ; mais je me trompois. Il paſſa le ſabre trois ou quatre fois par-deſſus ſa

tête, & jura qu'il me suivroit par-tout où je voudrois le mener. Il tint parole : car ce même soir il me sauva la vie deux fois, comme le Lecteur le verra par la suite.

Nous levâmes sur le champ l'Ancre & mîmes à la voile, & la marée étant forte & soûtenue par un vent favorable, nous ne fûmes pas long-tems à regagner le Fort d'*York*. En chemin faisant nous chargeâmes tout notre gros canon d'une quantité suffisante de balles de fusil. Nous vinmes à l'ancre à environ vingt verges de la côte proche le canot du Roi. Notre retour subite ef-

fraya beaucoup le Roi & son Peuple, surtout quand ils me virent venir à eux à la tête d'une Chaloupe le sabre nud à la main, & les deux Capitaines avec deux Negres jeunes & vigoureux de la Compagnie, tous avec leurs coutelas tirés. Aussi-tôt que le canot toucha la côte, je sautai à terre & les autres après moi. Nous prîmes le chemin de la vieille Porte de la Parade, où nous trouvâmes environ cent Negres, que le Roi y avoit laissés, apparemment pour garder le chemin de la Porte, & ils étoient tous armés de fusils, de javelines, de cimeteres,

de ſtilets ou de coutelas. Je m'apperçus qu'ils s'étoient effrayés à notre arrivée : car ils s'ouvrirent à droite & à gauche pour nous laiſſer paſſer. Nous allâmes droit à la Factorerie, où le Roi étoit, avec ſes Gardes devant la porte. Ceux-ci étoient moins intimidés que les autres, & ne voulurent nous laiſſer entrer qu'après que j'eus diſtribué parmi eux quelques bons coups de ſabre, par leſquels je forçai le paſſage avec les deux Capitaines qui me ſuivirent de près. Etant entré dans la Factorerie, je fus agréablement ſurpris d'y trouver un troiſieme Blanc avec les Srs.

Holditch & *Allen*. C'étoit un nommé *Simon Wild*, Soldat appartenant à la Compagnie, qui avoit descendu la Riviere avec ledit Canot chargé de *Camwood*. Quand je vis, que nous étions six hommes blancs, je me crus assez en force pour retirer nos effets d'entre les mains des six cens Negres, en comptant sur le secours que nous pouvions attendre de notre Chaloupe. Je parlai en conséquence d'un ton fier à Sa Majesté qui entendoit l'*Anglois* & le parloit même un peu, & lui demandai, où Elle prétentendoit conduire les Canots qu'Elle avoit fait charger du

Camwood de la Compagnie? Le Roi ne me répondit rien, pendant que les Srs. *Holditch* & *Allen* me porterent leurs plaintes d'avoir été maltraités, battus, traînés à l'eau &c. Je demandai au Roi si ces accusations étoient justes: mais je n'en pus tirer aucune réponse. Je lui dis alors, que la toile que je lui avois donnée, me serviroit de corde pour le pendre, & sans autre cérémonie je le pris par la cravate & le traînai hors de la maison jusqu'au milieu de la Parade, où je lui donnai plusieurs coups de plat de sabre sur son surplis à la vûe de tous ses Gardes.

Cette action épouvanta beaucoup les Negres, qui voyant leur Roi si durement traité ne savoient plus à quoi s'attendre. d'un autre côté ils paroissoient en quelque façon charmés de lui voir arriver ce qu'il méritoit selon eux : car il y a une Loi à *Sherbro*, qui condamne tous ceux qui frappent un homme blanc, à être vendus pour esclaves, s'ils sont commerçables, où s'ils ne le sont point, d'être mis à mort. Nous savions cette Loi, & elle augmenta beaucoup notre courage. Après avoir bien battu le Roi sur la Place, je le traînai par le cou jusqu'au

bord de l'eau, comme il venoit de faire à *Allen*, & je le fis entrer dans un Canot, en ordonnant à *Ridley* & *à Wild* de le conduire à bord de la Chaloupe, & de le mettre dans les fers. Ses sujets, aux quels la Personne de leur Roi étoit sacrée, ne pûrent soutenir de leur voir enlever leur Prince d'une maniere si cruelle, & parurent en ce moment déterminé à risquer leur vie pour délivrer leur Souverain. Ils se jetterent sur le Canot, ne voulant pas le laisser aller : nous en blessâmes plusieurs, & vinmes à la fin à bout de le lancer à l'eau. Mais ce fut en cet

inſtant que nous eûmes encore plus de peine à les empêcher de ſe jetter dans la Riviere pour ramener le Canot. Ils nous preſſerent tellement que nous étions reculés dans l'eau juſques pardeſſus les genoux; & un d'entr'eux plus furieux que les autres, ſauta dans la Riviere derriere moi, pour me fendre la tête avec un cimetere de *Turquie*. *Ridley*, voyant le coup, ſauta hors du canot & dans l'inſtant que le Negre avoit le bras levé pour me fraper, il lui porta un coup ſi terrible qu'il lui abbatit preſque le poignet, & la force du coup ayant fauſſé ſon coutelas, il le

jetta & ramassa le cimetere du Negre, qui étoit tombé dans l'eau. Les Negres entrerent à la fin en fureur, voyant leur Roi assis dans le Canot & gardé par *Wild* & *Ridley* derriere moi avec son cimetere prêt à me défendre, & tenant avec une main le devant du Canot. Ils nous attaquerent plus vivement que jamais, & il m'étoit presque impossible de soûtenir plus long-tems un si terrible assaut. J'eus le bonheur de parer tous leurs coups avec mon sabre, qui fit feu à différentes reprises; ce qui allarma beaucoup ceux qui étoient à bord de la Chaloupe. Ils me crierent

crierent de tems en tems, pour me demander s'ils tireroient sur les Negres : mais comme nous étions mêlés parmi eux, je leur criai toûjours de n'en rien faire. Il faisoit déja fort obscur, & un des Negres voulant profiter de la nuit fit un grand tour pour me porter un coup par derriere : mais *Ridley*, voyant son intention, avança un pas ou deux vers lui & lui attrappa si bien le visage avec un stilet de *Portugal*, qu'il lui fendit la bouche d'un oreille à l'autre ; & quoiqu'il fit trop noir pour que ses Camarades eussent pu voir sa blessure, ils en furent assez avertis par les

hurlemens affreux qu'il faisoit, n'étant plus en état de prononcer une seule parole. La consternation, que ceci leur causa, me donna une occasion favorable de porter une botte à un de ceux qui me pressoient le plus fort : le coup lui entra dans la cuisse, & lui coupa une artere, dont le sang jaillit avec violence ; il jetta son sabre, & s'enfuit en tenant la main sur la plaie. Il fut suivi par les autres, & nous les poursuivîmes jusques dans le Bois, devant lequel nous nous arrêtâmes, crainte de tomber dans quelque ambuscade. *Ridley* resta avec son Prisonnier, & le con-

duiſit à la Chaloupe: mais étant arrivé à côté, pendant que *Ridley* s'occupoit au cable pour amarrer le Canot à la Chaloupe, le Roi ôta ſubtilement ſon Surplis & ſon Chapeau, & s'étant gliſſé dans l'eau ſans être aperçû, il regagna la côte à la nage. *Ridley*, ayant amarré le Canot, ordonna à deux hommes de l'Equipage, de deſcendre pour monter Sa Majeſté dans la Chaloupe: mais ils n'y trouverent plus que ſa dépouille. Enragés de cet accident ils revinrent droit à la côte, & me rendirent compte du tour adroit & hardi, que le Roi de *Sherbro* venoit de leur

joüer, & m'apporterent ſon Chapeau & ſon Surplis du Cap *Mount*.

La fuite du Roi m'embarraſſa beaucoup, ſachant le nombre conſidérable d'hommes armés qu'il avoit dans l'Iſle, & qui devoient être irrités au dernier point par le traitement qu'ils avoient reçû de nous ce ſoir. Je convoquai ſur le champ une eſpece de Conſeil de Guerre, ſi je puis l'appeller ainſi, pour conſulter ſur les meſures convenables qu'il falloit prendre pour notre ſûreté, & pour empêcher les ennemis de ſurprendre la Factorerie.

Le Conſeil étant aſſemblé

dans un grand Canot ſous un bel Arbre de l'eſpece des *Mangroves*; je fis les propoſitions que voici: „Que le Roi s'étant échap-„pé malheureuſement pour „nous, nous avions des ſuites „fâcheuſes à craindre, à moins „que notre courage ne les pré-„vînt à tems; que le Roi ayant „trois ou quatre cens hommes „armés dans l'Iſle, il ne man-„queroit pas de rallier tous ſes „Sujets, pour venger ſur nous „l'affront de ſon empriſonne-„ment; qu'il ſurprendroit in-„dubitablement la Factorerie, „ce qui ſeroit une perte con-„ſidérable pour la Compagnie; „que j'étois d'avis, qu'il falloit

„ absolument, que les Sieurs „ *Holditch*, *Allen* & *Wild* re- „ partissent immédiatement „ pour la Factorerie, pour met- „ tre nos Negres en état de „ défense, qu'ils veillassent „ eux-mêmes pendant toute la „ nuit sur la place de la Parade, „ & qu'il fissent feu dans l'in- „ stant sur tous les Negres qui „ pourroient y paroître, que „ quant à moi, j'irois avec les „ deux Capitaines & les deux „ Negres de la Factorerie à „ bord des Canots, pour garder „ les effets de la Compagnie. „ Je conclus par nous souhaiter „ à tous un heureux succès.

Le Conseil résolut d'exécu-

ter ponctuellement ce que j'avois proposé ; & les Sieurs *Holditch*, *Allen* & *Wild* armés de mousquetons bien chargés de petite mitraille allerent droit à la Factorerie. J'allois d'abord m'emparer de tous les Canots où il y avoit des effets apartenans à la Compagnie. J'ordonnai à chaque homme de se mettre dans un Canot chargé & en tenant un autre derriere lui, les conduire à la Chaloupe, de les y amarrer, & d'en revenir chercher d'autres. Ces ordres furent exécutés avec la derniere promptitude. Les Canots étant tous sauvés je renvoyai les deux Capitaines &

les deux Negres de la Compagnie à bord de la Chaloupe, avec ordre d'y reſter & de ſe tenir prêts à faire feu ſur un certain ſignal. Je me promenai ſeul ſur la Côte, dans l'intention d'aller joindre ceux qui étoient dans la Factorerie, lors qu'une balle de fuſil venant du Bois paſſa à côté de mon oreille gauche ſi proche qu'elle me brûla la peruque. J'eus une peur épouvantable, & j'attendois à chaque inſtant la fin de ma carriere, car je m'imaginois que le Roi avoit rallié ſes Troupes diſperſées, & qu'il s'étoit mis en marche pour nous redemander ſes Canots & pour me

me sacrifier à sa fureur. Je me souhaitai mille fois à bord de ces Canots: mais il n'étoit plus tems, & il me parut trop dangereux de m'amuser sur la Côte à les regarder de loin; car il y avoit à craindre que le premier coup de fusil ne me coûtât la vie, que la Providence m'avoit conservée si miraculeusement jusqu'à présent. Je pris donc le parti de la fuite, & courus aussi vîte qu'il m'étoit possible pour gagner la Factorerie. L'ennemi m'adressa dans ma course plusieurs coups de fusil, mais ils me manquerent tous. J'atteignis heureusement la Porte de

la Parade, qui étoit à environ un quart de lieue de la Riviere, où me trouvant assez à couvert des coups de fusil, je me mis à regarder de tous les côtés, pour reconnoître l'ennemi. Je vis un Corps considérable de Negres rallié sous un gros Arbre de coton. Mes cheveux se dresserent sur ma tête, en réfléchissant au danger d'où j'étois si heureusement échappé. Le Sieur *Holditch* avoit vû de la Factorerie le péril que j'avois couru : il accourut au devant de moi, & m'apporta de quoi me raffraîchir. Après avoir bu un bon coup & mangé un biscuit de mer, je me remis de ma

frayeur&repris mon sang froid. Je me mis à regarder une seconde fois pour bien observer la position des ennemis, & les trouvant encore sous ce même Arbre, je mis sur le champ ma Trompette parlante à la bouche, & criai à *Ridley* dans la Chaloupe, de tirer deux de ses canons, en visant autant qu'il pourroit audit Arbre de coton. Mes ordres furent exécutés avec tant de succès, qu'il y en eut onze de tués ou blessés à mort, comme je l'appris le lendemain par un Messager, qui me fut envoyé avec des propositions de paix de la part du Roi de *Sherbro*.

Ce coup imprévû disperſa ſur le champ les ennemis, qui emporterent leurs morts dans le Bois, comme nous le vîmes diſtinctement & ſans ſecours de Lunettes d'approche. J'ordonnai aux Blancs qui gardoient la Place de la Parade de faire feu ſur tous les Negres qui voudroient approcher la Factorerie, & j'allai me repoſer pour une couple d'heures. M'étant réveillé, & trouvant tout tranquille, j'allai entre deux Eſclaves de la Compagnie, retrouver le bord de l'eau, où *Ridley* vint au devant de moi avec un Canot & me conduiſit à bord de la Chaloupe, où

je me promenai pendant toute la nuit sur le Pont.

Vers un heure après minuit *Holditch* me cria, qu'il voyoit un Corps de Negres venir vers la Porte de la Parade. Je lui recriai de faire feu sur eux; ce qu'on fit sur le champ. Il y en eut un de tué, & un autre de blessé à la cuisse: il se trouva que ce dernier étoit un nommé *Antonio*, Interprete de la Compagnie.

Vers les trois heures nous entendîmes le bruit d'un Canot sur la Côte. J'y envoyai deux de nos Negres dans un Canot, avec ordre de m'amener à bord tous ceux qu'ils

trouveroient. Il partirent sur le champ, & en approchant la côte ils découvrirent trois hommes, qui voyant notre Canot se jetterent dans l'eau, & gagnerent la Côte en nageant entre les Arbres nommés *Mangrove*. Nos gens prirent le Canot & l'amenerent à bord. A la pointe du jour un d'eux m'apporta une queue de Lion, qu'il avoit trouvée dans le Canot. Je la reconnus pour le *Fittish* du Roi, & je conclus de-là qu'il se seroit apparemment sauvé de l'Isle cette nuit, si nous ne l'en avions pas empêché.

Au lever du Soleil j'allai à terre avec les Sieurs *Cummer-*

bus, *Ridley* & deux autres, pour consulter avec *Holditch*, *Allen* & *Wild*, s'il ne vaudroit pas mieux amener les effets de la Compagnie de l'Isle d'*York*, que de les y laisser. Le premier objet qui se présenta à mes yeux, en entrant dans la Factorerie, fut *Antonio*, qui étoit couché par terre & se plaignoit beaucoup de ses blessûres. Je fus d'abord effrayé, & demandai ce que c'étoit? *Holditch* me dit, qu'il s'étoit trouvé parmi les Negres sur lesquels je lui avois ordonné de tirer à une heure après minuit. „Cela „est vrai mon Maître, répli„qua *Antonio*, j'ai deux lan-

„ gues, une pour les Blancs &
„ l'autre pour les Negres. Je
„ mérite la mort: mais je venois
„ pour vous dire que les Blancs
„ ne devoient plus tuer les Ne-
„ gres, mais être amis „. Je lui demandai pourquoi il étoit venu hoſtilement: il me répondit, qu'ils avoient été ſept, & qu'un d'eux, qui avoit été tué, étoit un Meſſager du Roi de *Sherbro*, qui apportoit des propoſitions de Paix, & que les cinq autres s'étoient ſauvés. Sur ce rapport je donnai ordre qu'on le panſât & qu'on eût ſoin de ſa vie. Je lui propoſai auſſi qu'il auroit ſa grace, ſi ce qu'il avoit avancé & dit

étoit la vérité. *Antonio* me remercia beaucoup, & je fis panser sa blessure avec un onguent excellent pour les coups de feu, que j'avois apporté d'*Angleterre*, & une demi-heure après il commença à rire, lui qui avant que je lui eusse promis sa grace & sa guérison étoit comme s'il alloit expirer: car les gens de ce Pays meurent en pareille occasion plutôt de peur que d'autre chose.

Vers les dix heures, nous tinmes Conseil, où je proposai de transporter les effets de la Compagnie de cette Isle dans la Ville appellée *Jamaïque* qui apartenoit au Sr *Cummerbus*.

J'insistai que l'endroit où nous étions n'étoit d'aucune ou de très peu de défense, & qu'il nous seroit impossible d'y subsister pendant longtems, étant brouillé avec les gens du Pays. Le Sieur *Holditch* fut d'avis, que ce transport tourneroit au préjudice de la Compagnie Royale d'*Afrique*, sans vouloir dire la raison pourquoi: il insista seulement qu'on fît amener *Antonio* devant nous, pour l'interroger davantage sur ce qu'il avoit avancé au sujet du Messager envoyé par le Roi de *Sherbro*, pour faire des propositions de Paix. *Allen* s'y opposa d'abord, disant, qu'on ne

pouvoit en aucune façon se fier au rapport d'*Antonio*, puisqu'étant au service de la Compagnie, il avoit pris parti parmi ses ennemis. *Holditch* répliqua, que nonobstant qu'*Antonio* se fût rendu en quelque façon indigne de nos faveurs, on observoit néanmoins que les gens de ce Pays étoient généralement fideles & vrais dans leurs rapports; que quant à son emploi il n'avoit jamais manqué à son devoir, ny mérité de perdre notre confiance que cette fois-ci; qu'*Antonio* quoique n'étant pas *Anglois*, n'étoit pas moins dans le service de la Nation, & qu'on ne pouvoit Pas le condamner sans l'écou-

ter. Il conclut par observer, que la seule condition, sous laquelle on lui accordoit la vie, étoit, que ce qu'il avoit dit, & par conséquent ce qu'il diroit encore, seroit la vérité.

Sur ces propositions il fut résolu qu'*Antonio* seroit interrogé avant qu'on décidât, si les effets de la Compagnie seroient transportés ailleurs de l'Isle d'*York*. *Holditch* fut nommé Commissaire pour interroger le criminel qu'on donna ordre d'amener.

Antonio parut aussitôt devant nous avec toutes les marques possibles de joie, de confiance & de soûmission. Nous appri-

mes par sa déposition, que le Roi de *Sherbro* avoit été trompé par son Trésorier à l'égard du *Cole* ou Tribut, dont il ne lui avoit pas accusé la recette, dans le dessein apparemment de le voler; que Sa Majesté étoit fâchée de ce qui s'étoit passé, & qu'aussitôt qu'Elle eut découvert la friponnerie de son Ministre, Elle avoit envoyé six de ses Sujets avec lui (*Antonio*) pour nous apprendre le sujet de sa méprise; que le Roi avoit ordonné à tous ses Sujets de mettre bas les armes, & défendu de tirer ni offenser un Blanc sous peine de mort; & enfin que le Roi,

auſſi-bien que ſes Sujets, manquoient abſolumen td e proviſions.

Nous eûmes à peine fini nos interrogatoires, qu'un de nos Avant-Poſtes vint nous avertir, qu'un ſeul Negre ſans armes ſortant du Bois venoit à nous, qu'à meſure qu'il avançoit il ſe proſternoit à terre de diſtance à diſtance. *Antonio* étoit encore devant nous, &, quoique ſa bleſſure fut encore fort douloureuſe, il courut & ſauta en s'écriant : „ C'eſt un Meſſager du Roi de *Sherbro*, voilà „ la vérité qui arrive & qui me „ ſauvera la vie. „

Nous continuâmes la ſéance,

& priâmes M. *Cummerbus* d'aller audevant du Meſſager, pour l'introduire chez nous. Il le fit, & l'ayant amené, il ſe remit à ſa place. L'Ambaſſadeur ſe proſterna trois fois par terre, & nous dit.„ Que le Roi de „ *Sherbro*, ſon Maître, étoit très „ fâché d'avoir offenſé les „ Blancs, en leurs demandant le „ *Cole* qui ne lui étoit pas dû, „ comme il l'avoit appris depuis „ par l'aveu de ſon Thré- „ ſorier, qu'il avoit mis à mort „ comme un voleur, & comme „ le ſujet de la querelle entre „ les Blancs & les Negres, dont „ il n'y en auroit certainement „ plus d'orênavant; que Sa Ma-

„ jesté désirant de vivre en paix „ avec les Blancs, avoit fait mettre bas les Armes à tous ses „ Sujets, & leur avoit défendu „ sous peine de mort d'offenser „ les Blancs, & enfin que Sa „ Majesté & ses Sujets manquant de provisions, Elle nous „ prioit de vouloir bien les assister, sous promesse de nous „ en remettre la valeur quand „ Elle seroit de retour à „ *Sherbro*. „

Ce rapport s'accorda parfaitement bien avec ce qu'*Antonio* avoit dit, & lui sauva la vie ; cependant, comme cet Ambassadeur n'avoit rien dit du Message qui nous avoit été envoyé la

la veille, il me prit une curiosité de le questionner la-dessus, & je trouvai qu'*Antonio* avoit en tout dit la vérité; & de plus, l'Ambassadeur ajoûta que ce fut par *Antonio* même, que la fourberie du Thrésorier avoit été découverte.

Nous priâmes l'Ambassadeur de se retirer, & nous mîmes ses propositions en délibération. Nous opinâmes, qu'il étoit de l'intérêt de la Compagnie de ne pas enlever les effets de l'Isle d'*York*, en cas que nous puissions en conserver la possession tranquille; qu'il n'y avoit rien tant à désirer pour nous, que la Paix avec les habitans.

du Pays, & qu'une bonne intelligence de part & d'autre, étoit le seul moyen de rendre le commerce de ces Pays avantageux à la Compagnie Royale d'*Afrique*; & enfin, que nous enverrions des provisions suffisantes au Roi de *Sherbro* pour lui & pour ses Sujets; mais qu'en même-tems, nous profiterions de l'occasion pour obtenir de Sa Majesté certains Priviléges, qui tournassent au profit de la Compagnie & de ses Comptoirs, tant pour le présent que pour le tems à venir. Il fut à la fin arrêté d'envoyer le sieur *Cummerbus* avec qualité de notre Ambassadeur

au Roi de *Sherbro*, pour assûrer Sa Majesté, que nous désirions beaucoup de vivre en paix avec Elle & ses Sujets; mais qu'ayant vû par l'expérience, que Sa Majesté, abusée par le mauvais conseil de ses Ministres, avoit commis des hostilités contre les *Anglois*, jusqu'à les forcer à exposer leur vie, pour sauver les effets de la Compagnie Royale d'*Afrique*, d'une saisie injuste : on étoit déterminé, pour se mettre à l'abri de pareilles insultes, de transporter les effets de la Compagnie de l'Isle d'*York* à la ville de *Jamaïque*, à moins qu'il ne plût à Sa Majesté,

d'accorder aux *Anglois* les priviléges ſuivans.

1°. Que Sa Majeſté jurera par ſon *Fittish*, de ne jamais venir dans l'Iſle d'*York* accompagnée de plus de vingt-quatre perſonnes ſans armes. 2°. Que tous les Negres, qui commettroient la moindre hoſtilité dans l'Iſle, ſeront mis à mort. 3°. Que le *Cole* dû à Sa Majeſté venant à échoir, Elle n'enverra pas plus de ſix perſonnes pour le recevoir. 4°. Que les Chrétiens ou Blancs, demeurant dans *Sherbro* auront le libre exercice de leur Religion, ſans être vexés en aucune façon.

Le Conseil leva la séance, & le Sr *Cummerbus*, notre Ambassadeur, partit avec celui du Roi, pour traiter avec lui & ses Sujets. Il étoit en même temps chargé de remettre au Roi son *Fittish*, que nous avions trouvé dans un canot il y avoit deux jours. Il trouva le Roi assis sur la racine d'un gros arbre de coton, entouré de ses Nobles & d'une foule de ses Sujets, qui, à l'approche de l'Ambassadeur, se rangerent à droite & à gauche pour le laisser passer. Sa Majesté, voyant arriver l'Ambassadeur des *Anglois*, se leva & alla au devant de lui. Le Sr *Cummerbus*,

après avoir complimenté le Roi, à la maniere accoutumée, lui déclara les intentions du Conseil, ses bonnes dispositions pour la paix, & les priviléges qu'il demandoit à Sa Majesté. Le Roi répondit, „ qu'il n'avoit aucune envie de „ vivre en inimitié avec les „ Blancs, & qu'aussi-tôt qu'il „ seroit de retour à *Sherbro*, il „ tiendroit un Conseil; dans le- „ quel il accorderoit les privi- „ léges que les *Anglois* lui de- „ mandoient, priant en même „ temps qu'on n'ôtât pas les ef- „ fets de la Compagnie de l'Isle „ d'*York*, & offrant de nous „ fournir des quantités consi-

„ dérables de Negres, de Cam-
„ wood ou Ivoire.

Le Sr. *Cummerbus* revint avec cette réponse, &, le Conseil s'étant assemblé sur le champ, nous délibérâmes sur ce qu'il y avoit à faire après cette nouvelle déclaration du Roi de *Sherbro*, & dans environ une demie-heure, il fut résolu unanimement, d'emmener les effets de la Compagnie de l'Isle d'*York* à la ville de *Jamaïque*, & cela pour les raisons suivantes. 1°. Parce que le Roi de *Sherbro* étoit un Prince, sur la parole duquel on ne pouvoit pas compter, & qui avoit de tout tems fort inquiété les

Factoreries *Angloises* dans cette Isle. 2°. Parce que cet endroit n'étoit pas fortifié ; au lieu que la Ville de *Jamaïque* étoit une Place forte, & à l'abri des insultes des Negres. 3°. Parce que nos provisions étoient déja beaucoup épuisées par l'Ennemi, & que les Esclaves qu'on nous offroit seroient peut-être autant de traîtres qui nous mineroient insensiblement, ou qui, du moins, deviendroient une charge considérable pour la Compagnie. 4°. Parce que le transport des effets tourneroit au profit de la Compagnie, en lui épargnant le *Cole* qu'elle payoit au Roi de *Sherbro*.

Le

Le ſieur *Holditch* & moi nous fumes chargés par le Conſeil du tranſport des effets, & nous engageames le ſieur *Cummerbus* à s'en retourner au Roy de *Sherbro*, & à entrer en *Pallaver* ou diſpute avec lui pendant que nous exécuterions notre deſſein. Nous convinmes avec lui, qu'au ſignal d'un coup de canon, que nous lui donnerions, il finiroit ſur le champ le *Pallaver* par dire à ſa Majeſté, avec un ton de chagrin, qu'elle en avoit fort mal agi avec les *Anglois*; qu'elle avoit voulu piller leur Factorerie, & que les effets de la Compagnie étoient actuellement char-

gés dans nos Canots, pour les transporter hors de son Royaume à la Ville de *Jamaïque*, & que le coup de canon que Sa Majeste venoit d'entendre en étoit le signal. Le Roi parut fort chagrin de cette nouvelle, & ses Sujets commencerent à se mutiner. Le sieur *Cummerbus* & *Antonio* qui étoit avec lui, gagnerent sur le champ une langue de terre qui avançoit dans la Riviere, où le premier s'embarqua dans un Canot qui l'attendoit exprès, laissant *Antonio* sur la côte pour observer les mouvemens de l'ennemi. Il n'eut pas sitôt quitté la terre qu'il fut poursuivi par plusieurs

Negres, qui l'accablerent de Javelines & de Fleches, dont quelques-unes le friſerent de fort près. Leur nombre augmenta de plus en plus : mais il fut bientôt hors de leur portée.

Le lendemain vers le ſoir *Antonio* & ſix autres, profitant de la marée, trouverent le moyen de deſcendre la Riviere dans le creux juſqu'à la Ville de *Jamaïque*. Nous apprimes d'eux qu'immédiatement après le départ de M. *Cummerbus*, il s'étoit levé un *Pallaver* général entre le Roi & ſes Sujets ; que Sa Majeſté craignant d'être dans l'inſtant même la victime

de leur fureur, les avoit envoyé courir à la poursuite de notre Ambassadeur, en leur faisant entendre, qu'il étoit l'auteur & la seule cause du transport des effets de la Compagnie, puisqu'on les conduisoit à sa Ville de *Jamaïque*, comme il l'avoit avoüé lui-même; que, pour animer davantage ses Sujets contre le sieur *Cummerbus* Sa Majesté leur avoit donné ordre de le lui amener mort ou vif; que cette finesse du Roi avoit parfaitement bien réussi, & que tous les Negres, jusqu'au dernier, s'étoient mis en devoir de courir après l'Ambassadeur, que le Roi craignant

que ſes Sujets, enragés d'avoir perdu les avantages qu'ils retiroient de cet établiſſement *Anglois*, ne ſe vengeaſſent ſur lui par le poiſon ou autrement, avoit profité du moment qu'il étoit ſeul, & s'étoit réfugié dans quelqu'autre endroit, ſans qu'on ait jamais entendu parler de lui.

Les Negres, ſe laſſant à la fin de reſter ſur la Côte pour regarder après l'Ambaſſadeur *Anglois*, s'en retournerent au rendez-vous, où trouvant que leur Roi s'étoit évadé, & s'appercevant, quoique trop tard, qu'il avoit trahi leur Pays, ils paſſerent ſur le champ à l'élec-

tion d'un autre. La dignité Royale descend ordinairement chez eux en ligne héréditaire ; cependant quand quelque Prince a manqué de bonne foi, qu'il a été mis à mort, ou qu'il a abdiqué, le Peuple rejette sa famille à cause de la perfidie, & s'élit un autre Prince.

Cette fois-ci l'élection du nouveau Roi se fit de la maniere suivante. Les Nobles ayant nommé un des anciens Capitaines pour succéder, le Peuple s'ouvrit à droite & à gauche & forma une longue haie, par laquelle deux hommes porterent le nouveau Prince, qui se te-

noit debout sur leurs épaules ; ce qui se fait avec une dextérité étonnante. Pendant qu'il passe ainsi au milieu de son peuple, celui-ci l'admire, s'incline & fait des exclamations de joye. Il est généralement d'usage dans toute élection d'un nouveau Roi, de l'exposer à la vûe de tous ses Sujets & de le porter par tout le Royaume, & le tout finit par un festin qui ne dure qu'un jour : il n'y a ni pompe, ni dépense, ni autre cérémonie à faire, & ils ne connoissent ni sacre ni couronnement.

Le nouveau Roi, dont le nom étoit *Maximo*, dépêcha un

Eſclave dans un petit Canot pour *Sherbro*, avec ordre aux *Caboceroes* * de lui envoyer un nombre de Canots pour le ramener chez lui avec ſon monde, & renvoya ſes gens en attendant, coucher à la Factorerie. Le lendemain matin les Canots arriverent de *Sherbro*. Les Nobles vouloient qu'on

* Les *Caboceroes* ſont les premieres perſonnes du Royaume, dont il y a ordinairement un nombre fixe, & quand il vient une place à vacquer, les autres choiſiſſent dans la Communauté des perſonnes avancées en âge, car la jeuneſſe n'entre pas dans ce vénérable Conſeil; & les nouveaux élus ſont obligés de marquer leur reconnoiſſance aux Anciens, par un préſent, qui eſt ordinairement une Vache & quelque boiſſon; après quoi ils ſont admis & confirmés.

mît le feu à la Factorerie : mais le Roi ne les écouta point, & s'embarqua avec ſes Sujets pour le lieu de ſa réſidence.

Pour revenir à nous, toutes les Marchandiſes de la Compagnie furent embarquées aſſez promptement pour pouvoir mettre à la voile avec le premier reflux, & malgré quantité de Canots, que nous fumes obligés de toüer après nous, nous arrivâmes à *Jamaïque* par la même marée. J'allai à terre avec le ſieur *Cummerbus*, & je fis choix de deux bonnes maiſons, que j'achetai de lui pour la Compagnie à très-bas prix : nous commençames le

même après-midi à décharger quelques Canots ; les Marchandises furent entassées dans une des maisons, & le lendemain tout fut débarqué.

Le sieur *Cummerbus* me traita fort civilement pendant mon séjour dans sa Ville, & il fit tout ce qui dépendoit de lui pour me le rendre agréable. En mettant pié à terre nous fumes reçus sur le bord de l'eau par quantité de monde, & le S^r. *Cummerbus* ordonna en sortant du Canot à deux de ses premiers Capitaines d'engager le Peuple à me porter le plus grand respect ; ce qui fut exécuté de la maniere sui-

vante. Ils vinrent tous autour de moi, & dans le moment que j'y pensois le moins, deux des plus forts me soûleverent sur leurs bras & me firent grimper de-là au haut des épaules. Cela fait, ils coururent avec moi jusques dans la Ville, en poussant des cris épouventables & faisant toute sorte de bruits, comme s'ils étoient possédés : plusieurs d'entr'eux sautoient & gesticuloient autour de moi comme des fols, pendant que d'autres chargeoient & déchargeoient leurs fusils aussi vîte qu'il leur étoit possible. Je fus d'abord un peu effrayé, & je craignis qu'on n'eût envie de me joüer

quelque vilain tour : mais je me raſſûrai bien-tôt voyant qu'au lieu de malice il n'y avoit dans leur fait que de la pure folie. Ils coururent ainſi avec moi, d'un coin de la Ville à l'autre, & les femmes & les enfans ſortoient dans les rues en frappant des mains, pour marquer leur joye. Pendant cette cérémonie, qui dura plus d'un quart d'heure, * on battoit le Tambour & l'on ſonnoit de la Trompette à la porte du ſieur

* Les Villes de ces Pays ne ſont pas grandes, & contiennent rarement plus de cinquante maiſons, tentes, ou chaumieres : un quart d'heure eſt plus que ſuffiſant pour donner un pareil ſpectacle à tous les habitans.

Cummerbus, où l'on me mit à la fin à terre, après avoir couru à perdre haleine. Cela fait, le sieur *Cummerbus* ordonna à un de ses Capitaines de faire décharger sept petits Canons qui étoient plantés à côté de sa maison. Pendant qu'on tiroit je fus introduit dans un grand endroit qui étoit à découvert, & où il y avoit une espece de nape mise pour le dîner, ou plutôt souper, puisqu'il étoit plus de quatre heures. On servit sur le champ plusieurs plats de poissons frits & cuits avec des racines & patates; après quoi on nous donna le rôti, qui étoit un quar-

tier de Chevreau, qui eſt un bon manger, & un autre plat avec quatre gros Oiſeaux. En un mot nous ne manquames pas de vivres, & ils étoient aſſez bien préparés. Je fourniſ- ſois la boiſſon pour tous les repas, & quand je n'eus plus de ſucre, nous bûmes du vin de *Madere*.

Après avoir établi la Facto- rerie de la Compagnie dans cette Ville, nous en partimes le 29 *Novembre*, en la ſaluant de ſept coup de Canons; & le ſieur *Cummerbus* nous rendit le ſalut. Quand nous eumes mis à la voile, le Capitaine *Kirkham* m'avertit qu'il ne nous reſtoit

plus que huit bouteilles de vin de *Madere*. Ce fut une triſte nouvelle pour nous : car dans ces climats exceſſivement chauds, où l'on eſt ſujet à une tranſpiration violente & continuelle, la même quantité de vin ou d'autre liqueur qui nous enivreroit tout-à-fait en *Europe*, ſuffit à peine pour ſoûtenir les eſprits vitaux. Nous fimes du mieux qu'il nous fut poſſible pour nous conſerver, & avec les baſſes eaux nous allâmes à l'ancre proche un endroit où un de nos *Grometas* * nous dit

* Un *Grometa* eſt un Negre libre, qui ſe loue par ſemaine, pour travailler pour les autres, & principalement pour les blancs, qui en employent beaucoup.

que la canne à ſucre venoit d'elle-même. Je l'envoyai à terre accompagné de deux Eſclaves, avec ordre d'en couper, & deux heures après ils revinrent avec un tas aſſez conſidérable, qui étoit tout ce qu'ils avoient pu trouver. Nous les coupâmes par morceaux que nous preſſâmes bien dans l'eau juſqu'à ce qu'elle fût aſſez douce pour en faire du *Punch* avec du *Rum* ou liqueur forte des *Barbades* & des citrons, dont nous avions bonne proviſion à bord. Le lendemain nous gagnames l'embouchure de la Riviere, & nous mouillames l'ancre proche les Iſles *Plantanes*,

Plantanes, où deux Blancs nommés *Pearce* & *Sanderſon* avoient de bons établiſſemens. Comme le Capitaine *Kirkham* les connoiſſoit beaucoup, je l'amenai avec moi à terre, dans l'eſpérance d'apprendre d'eux quelques circonſtances particulieres touchant les Pays ſitués plus haut, d'où nous vient le bois de *Cam*, n'ayant pu tirer juſqu'alors, des Negres, que des relations très-imparfaites de ces Contrées: entr'autres celles-ci; qu'en montant fort haut dans la Riviere de *Sherbro*, on trouvoit un Pays fort montagneux, où la Riviere ſerpentoit en faiſant mille détours entre les monta-

gnes : mais qu'elle n'étoit point du tout rapide, à l'exception de deux ou trois cataractes, dont une étoit très-considérable & où l'eau tomboit pardessus les rochers d'une hauteur perpendiculaire d'environ vingt piés, en faisant un bruit terrible ; qu'on étoit obligé en cet endroit de mettre pié à terre & de traîner les Canots sur la Côte jusqu'au dessus de la cataracte ; qu'on étoit de même obligé de décharger les Marchandises en descendant la Riviere & de les transporter par terre jusqu'au pié de la cataracte ; que les deux autres chûtes d'eau étoient peu considé-

rables : mais que néanmoins les Canots chargés y verſoient ſouvent ; que le Bois de *Cam* étant fort peſant couloit à fond, & que dans la ſaiſon ſeche on venoit le ramaſſer, parce qu'alors on ne trouvoit pas une goutte d'eau dans les montagnes ; que pour cette raiſon les Négres avoient toûjours ſoin de monter avec les Canots vers la fin de la ſaiſon pluvieuſe, qui dure ordinairement cinq mois ; que pendant la ſaiſon ſeche ils coupoient du bois & cherchoient des dents d'Eléphans, & qu'ils deſcendoient la Riviere avec les premieres pluies ; qu'ils rencontroient

dans ces montagnes plusieurs sortes de bêtes sauvages, dont les noms du Pays étoient inconnus en *Europe*, mais que c'étoient vraisemblablement des Lions, des Tigres, des Léopards, &c. qui faisoient rarement du mal. Ils me dirent en même temps que la Riviere de *Sherbro* se décharge dans la mer proche le Cap *Monte*; mais qu'elle n'y est pas navigable, pas pour le moindre Vaisseau, à cause d'une grande barre, connuë sous le nom de *Shea-Bar*, qui embarrasse son embouchure; sans quoi on pourroit aller par une route bien courte de *Sier-*

raleone, &c. au Cap *Monte*.

Je ne saurois dire rien de plus exact sur la Riviere de *Sherbro*, dont la Côte est très-fertile & abondante en toute sorte de provisions fraîches, qu'elle fournit en quantité aux habitans de *Sierraleone*. Pour en apprendre davantage, j'allai à terre avec *Kirkham*, comme je viens de le dire : mais je fus trompé dans mes esperances : car *Pearce* & *Sanderson* étoient partis avec leurs Chaloupes vers le Nord du côté du *Rio-Pungo*, &c. pour le commerce de Negres. En entrant dans la maison de *Pearce* nous y trouvâmes sa femme environnée

comme une bonne ménagere ; de toutes ſes femmes eſclaves, qui enfiloient des grains de collier & comptoient des *Booges* *. Elle nous reçut fort galamment, & envoya quelques-unes de ſes femmes, pour nous chercher des noix de *Cacao*. Son mari ne lui avoit point laiſſé de ſucre ; & elle nous fit néanmoins d'excellent *Punch* avec du miel Vierge : *Kirkam* demanda auſſi & obtint d'elle à mon inſû, un pot rempli de ce miel & l'envoya à bord.

A environ une lieue à

* Les *Booges* ou *Couverys* ſont de petites coquilles des *Indes Orientales*, qui ſont la monnoie courante dans toute les parties de la *Guinée*.

l'Oueſt de ces Iſles, il y a une chaîne de rochers ſubmergés, qui ſont dans la mer, & qu'il eſt aiſé d'appercevoir par les *Breakers*. * Notre Chaloupe étoit à l'ancre au-delà de ces rochers à environ quatre milles de la Côte. Il étoit déjà nuit quand nous quittâmes l'Iſle, & avant que nous fuſſions avancés un mille de la Côte, il faiſoit ſi noir, que nous ne vimes plus la terre, bien moins la Chaloupe : il n'y avoit pas une

* *Breakers*, veut dire flots briſés, comme on en voit ſouvent ſur les Côtes, ſur les rochers ſubmergés, ſur les bancs de ſable. Les *Hollandois* les appellent *Branders*, qui veut dire, flots enflammés, parce qu'ils paroiſſent jetter du feu pendant la nuit.

étoile au Firmament. Nous avançames néanmoins en faisant forces de rames, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, sans savoir quelle route tenir. Je me mis à la fin de mauvaise humeur, & j'exigeai du Capitaine *Kirkham* de ne pas aller plus loin & de rester où nous étions pendant la nuit, crainte d'aller trop avant dans la mer & de perdre tout-à-fait la terre de vûe pour le lendemain, où n'ayant point de Boussole avec nous, nous n'aurions pas sû par où retrouver la Côte, & nous aurions plutôt couru risque de périr de faim, n'ayant avec nous que quelques noix de *Cacao* & un pot

pot de miel. *Kirkham* me rendit justice sur les difficultés que je lui faisois : mais il m'assûra en même temps, que le danger étoit plus grand & plus certain, si nous restions au milieu de l'eau ; attendu qu'étant dans le fort de la saison pluvieuse nous devions naturellement nous attendre que la nuit ne se passeroit pas sans un ouragan, qui nous trouvant dans un petit Canot ouvert au milieu de l'Océan, nous envoyeroit indubitablement au fond de la mer. Ces argumens prépondérant sur les miens, il fut résolu de continuer à ramer dans l'espérance de découvrir

la terre ou la Chaloupe. Une demi-heure après nous vîmes à côté de nous des flots brisés, que nous prîmes pour la chaîne de rochers submergés, dont je viens de parler, qui s'étendoit de la Côte vers l'endroit où la chaloupe étoit à l'ancre. Ayant ces rochers à notre droite, nous fîmes force de rames en les côtoyant toûjours, dans l'espérance qu'ils nous serviroient de guide sûr pour retrouver la terre ou notre Vaisseau. Quand nous fûmes un peu avancés, le banc de rochers nous quitta : mais nous ne vîmes point de lumiere du côté de la Chaloupe. Nous poursui-

vîmes la même route autant que nous pûmes, sans découvrir le moindre vestige de notre Vaisseau ni de la Côte. Cette situation nous tint dans un embarras étonnant & dans une incertitude continuelle, ne sachant quel parti prendre. Le Capitaine *Kirkham* fut cause de cet accident : il s'étoit amusé trop longtemps à terre pour acheter un Negre, & la nuit nous avoit surpris quand nous y pensions le moins.

Au milieu de nos tristes pensées nous fûmes fort étonnés d'entendre les mugissemens de quelque Bête sauvage, que je pris pour un Lion, & qui ne

me parut pas fort éloigné de nous. Nous preſſâmes nos rames vers l'endroit d'où venoit le bruit, & nous vîmes bientôt la terre, qui étoit une Côte ſablonneuſe, parſemée de quelques rochers. Nous hâlames * notre Canot ſur la Côte derriere un de ces rochers, qui nous garantit en quelque façon en briſant les flots qui venoient ſur nous; mais, comme les hûrlemens des bêtes ſauvages augmentoient toûjours, aucun de nous n'oſa quitter le Canot. Il étoit environ deux ou trois heures après minuit, & nous n'y avions pas

* Terme de Marine.

été longtems quand nous fûmes accablés de tonnerre & d'éclairs, comme si tous les élémens eussent été en feu. Cet orage fut l'avant-coureur d'un terrible ouragan, * qui fit un bruit si épouvantable dans les arbres, que nous n'entendîmes plus les hûrlemens des bêtes sauvages: peut être aussi s'étoient-elles retirées dans leurs cavernes. Le vent ayant cessé, il tomba une pluie très-violente. Nous n'avions rien dans le Canot pour nous mettre à l'abri, & nous n'osions pas aller à terre

* *Bosman* dans son *Voyage de Guinée*, pag. 112, appelle l'Ouragan *Travadoe*, sans que je sache sur quelle autorité il se fonde. Le nom reçû généralement dans toute la *Guinée*, est *Turnadoe*.

pour nous mettre à couvert ſous les arbres, crainte d'être dévorés par les bêtes ſauvages. Malgré l'incommodité de cette ſituation nous nous crûmes bien heureux d'avoir évité un danger ſi proche, dont nous avions été menacés ſur mer, & loin d'être fâchés, nous reçûmes les plus fortes ondées avec une eſpece de contentement. La pluye ceſſa à la pointe du jour, & nous laiſſa bien trempés, n'ayant ſur nous que des Camiſoles blanches fort minces. Quand il fut plein jour, nous nous trouvâmes dans la Baie de *Jawry*, à environ deux lieues au Nord des Iſles *Plan-*

tanes, que nous vîmes distinctement : mais notre Chaloupe étoit partie, & nous n'en trouvâmes point le moindre vestige. Ce dernier malheur fut plus grand que tout ce que nous avions essuyé jusqu'àlors, car quoique notre vie fût en danger dans l'état où nous étions, il nous étoit impossible de changer de linge. Dans cette situation désespérée, nous résolûmes de gagner, à force de rames, les Isles de *Bonana*, que nous voyions à environ quatre lieues de nous, pour nous y rafraîchir chez un certain M. *Bonnerman*, & au cas que nous n'entendissions pas parler

de notre Chaloupe, de poursuivre notre route dans le Canot le long de la Côte jusqu'à *Sierraleone*. Nous poussâmes en mer, & nos pauvres Gromettes, quoique fatigués & exténués par la faim, travaillerent de toutes leurs forces, pour avancer chemin. Vers les dix heures nous eûmes un vent bien fort & contraire, ce qui augmenta beaucoup leurs travaux & notre embarras, qui cependant ne dura pas longtemps : car nous découvrîmes bientôt une voile qui pouſſoit droit vers la Côte, ayant le vent en poupe. Nous allâmes droit à elle, & nous eûmes le plaiſir de la

reconnoître pour notre Chaloupe, qui avoit été poussée en mer par l'ouragan violent de la matinée. Elle alloit regagner les Isles *Plantanes* pour nous chercher, & l'on craignoit beaucoup que nous n'eussions été enlevés * par les Negres, ou qu'il ne nous fût arrivé quelque fâcheux accident. Aussitôt que nous fûmes à bord, nous fîmes route au Nord-Nord-Oueſt : car le vent étant à l'Oueſt-Sud-Oueſt nous ne pûmes pas doubler les Isles *Bonanes* : nous passâmes donc en-

* On se sert dans toute la *Guinée* du mot de *Panyard*, pour dire voler ou enlever un homme.

tre le Cap *Shelling* qui tient au Continent & ces Isles, & nous continuâmes notre course pour *Sierraleone*. Je changeai de linge en arrivant à bord, & m'étant rafraîchi je me mis au lit. Le lendemain nous entrâmes dans la riviere de *Sierraleone*; & me trouvant incommodé & menacé d'un accès de fievre, j'allai à terre dans la Baie de *Marie*, espérant de rétablir ma santé par un peu d'exercice. Le lendemain matin, 3 *Decembre*, nous arrivâmes à l'Isle de *Bense*, & le Gouverneur *Charles* dîna ce jour-là à bord de la *Bonetta*: mais je me sentis si mal, que je ne pus rien manger, &

j'eus la nuit d'après tous les symptômes d'une fievre maligne, qui me confina au lit jusqu'au 29. Je ne fus pas en état de monter sur le Pont avant le 4 *Janvier* 1727, que nous arrivâmes au Cap *Mezurado*. *

* Le Cap *Mezurado* est une montagne fort élevée, les Habitans de la contrée voisine ont de belles & grandes maisons, dont chacune est habitée communément par cinquante ou 60 personnes, tant hommes que femmes & enfans, qui y logent confusément les uns parmi les autres. Les femmes sont jolies, & il leur est permis de vendre leurs faveurs pour s'enrichir. Cette Nation est généralement fort polie & de bonne société. Les hommes ne se soucient pas beaucoup de travailler, & ils laissent volontiers ce soin à leurs femmes. Leur Religion consiste principalement à marquer une parfaite obéissance & beaucoup de soûmission à leurs

Nous quittâmes ce Cap le 18, & le 25 nous vînmes à l'ancre à *Gallinas*, où nous trouvâmes le Vaisseau appellé la Reine *Elisabeth*, commandé par le Ca-

Roi & au Gouverneur, sans s'embarrasser de ce qui est au-dessus d'eux; & leur premier soin est de manger, de boire & de se réjoüir. Ils vivent en paix avec tous leurs voisins, & ne connoissent d'autres ennemis que les *Européens*, qui font souvent des incursions sur eux, en prennent autant qu'ils peuvent, & les vendent pour Esclaves; ce que les Negres ne manquent pas de se venger sur eux toutes les fois que l'occasion s'en présente. La Riviere, qui se décharge dans la Mer, va à l'Oüest pendant trois milles, & delà à l'Est directement vers *Rio Sestro*, où les gens du Pays vont tous les jours avec leurs Canots, pour le commerce des dents d'Elephant; parce que les Vaisseaux viennent en beaucoup plus grand nombre au *Rio Sestro* qu'au Cap *Mezurado*.

pitaine *Creighton*, dont j'ai parlé ci-dessus. Il invita le Capitaine *Livingstone* à dîner, & lui montra une lettre d'un nommé *Benjamin Croſſ*, troiſieme Contre-Maître du Vaiſſeau nommé l'*Expédition*, & commandé par le Capitaine *Maltiſſe*. *Croſs* avoit été enlevé il y avoit environ trois ſemaines, par les Habitans du Cap *Monte* *, où il étoit détenu par for-

* Ce Cap eſt une montagne un peu plus élevée que celle qui forme le Cap *Mezurado*, & en eſt éloignée d'environ dix lieues. Il eſt garni de quantité de Villages. Les Habitans de ce Cap ſont extrêmement induſtrieux & infatigables à planter du riz & à cuire du ſel, tant pour eux que pour leur Roi, dont ils ſont cenſés être eſclaves. Ils n'ont pas beaucoup de bétail, ni beau-

me de repréſailles pour quelques-uns de leur nation, qui avoient été pris par certains Vaiſſeaux *Anglois*, qui trafi-

coup d'oiſeaux : mais les uns & les autres ſont très-bons. Le Pays eſt rempli d'Elephans, de Tigres, de Buffles, de Cerfs & d'autres Bêtes ſauvages. Ils ont des quantités prodigieuſes de poiſſons, qu'ils prennent avec des grands filets. Un homme épouſe autant de femmes qu'il veut maintenir : elles travaillent beaucoup, & ce ſont en quelque façon elles qui le font vivre. Ils vivent en bonne intelligence avec leurs femmes, & paroiſſent ne pas beaucoup s'embarraſſer qu'elles prodiguent leurs faveurs à d'autres. Leur habillement eſt blanc, & reſſemble beaucoup à un ſurplis. Les femmes vont preſque nues, n'ayant qu'une eſpece de petit linge qui les entoure par le milieu du corps : d'autres n'ont rien du tout, & elles ne ſont point du tout honteuſes de montrer leur nudité. La Religion de ce Peuple eſt

quoient sur la Côte. C'est un abus très-mal entendu & trop souvent pratiqué par les Vaisseaux de *Bristol* ou de *Liverpool*, & qui est certainement très-préjudiciable au commerce des Negres. *Cross*, ayant appris l'arrivée de l'*Elisabeth* à *Gallinas*, & ayant été abandonné par son Vaisseau, avoit écrit ladite

à peu près la même que celle des Habitans de *Mezurado* : les usages des uns & des autres ne different gueres, sinon que ceux du Cap *Monte* sont moins sujets à la gourmandise & moins portés aux plaisirs que les autres. Ils n'ont d'autres armes que des arcs & des fleches, qui leur servent plutôt pour l'ornement que pour autre chose : car ils ne vont jamais à la guerre, & ils terminent tous leurs différens amicalement par des traités. Le Pays des environs est fort agréable & extrêmement fertile.

Lettre au Capitaine *Creighton*, le priant de le racheter. Le Capitaine *Livingſtone* ſe chargea de le faire auſſi-tôt qu'il arriveroit au Cap *Monte*. Il devoit deſcendre la Côte par la même route que l'*Expédition* avoit priſe ; au lieu que *Creighton* étoit deſtiné pour remonter à *Sherbro*.

Nous vîmes arriver ce même jour ſur la rade la Chaloupe nommée l'*Amitié* de *Briſtol*, commandée par un certain *Barry*, qui dîna à bord de l'*Eliſabeth*. Vers le ſoir ce nouveau venu ayant beaucoup bû s'aviſa d'inſulter les deux Capitaines, qui y répondirent comme

comme il le meritoit. *Barry* enragé de colere regagna promptement le bord de sa Chaloupe, & tira un coup sur l'*Elisabeth* qui pensa lui enlever son étai de devant. En s'en allant il avoit aussi menacé *Livingstone*, jurant qu'il iroit le fouetter à bord de son Vaisseau ; c'est pourquoi ce Capitaine partit sur le champ aussi, & se mit promptement en état de défense. Etant arrivé à son bord il vit en effet la Chaloupe venir sur lui à pleines voiles ; mais il lui adressa plusieurs coups de Canon qui lui firent bien-tôt gagner le large.

Le lendemain nous mîmes à

la voile, & nous arrivâmes le 29 au Cap *Monte*, où nous reſtâmes quatre jours. Notre Capitaine racheta ici le Sr. *Croſs* pour la valeur d'environ cinquante livres ſterling, & l'amena à bord de la *Bonetta*, où il reſta juſqu'au 26 *Janvier*, que nous arrivâmes à *St. André*. Nous y trouvâmes pluſieurs Vaiſſeaux *Anglois* & *François*, parmi leſquels étoit auſſi l'*Expédition*, commandée par le Capitaine *Maltiſſe*, qui remercia beaucoup *Livingſtone*, le rembourſa, & reprit *Croſs* à ſon bord. J'obſervai, que les Negres qui vinrent trafiquer avec nous, étoient fort craintifs

pour monter à bord de nos Vaiſſeaux, & qu'ils avoient peur d'être enlevés : ceux même qui étoient aſſez hardis pour y venir, regardoient toûjours autour d'eux, & ſi par haſard ils voyoient quelque arme dans le Vaiſſeau, ils s'enfuyoient vîte dans leurs Canots, & regagnoient avec précipitation la Côte. Ces Negres m'ont paru fort induſtrieux, puiſqu'ils étoient tous habillés avec des étoffes de leurs propres Manufactures.

Le *Lundi*, 2 *Janvier*, notre Vaiſſeau partit ſeul pour le Cap *Mezurado*, où nous arrivâmes le 4, nous vinmes à l'ancre dans

huit braſſes d'eau, préciſément derriere le Cap, à environ deux lieues de l'embouchure de la Riviere de *St. Paul*, où nous reſtâmes juſqu'au midi du lendemain, que n'ayant pas envie d'aller à terre, & ne voyant aucune apparence d'être viſités par les Gens du Pays nous partîmes delà pour la Riviere de *Funck*, en raſant la Côte auſſi proche qu'il nous étoit poſſible, pour en lever un Plan exact; ce qui en effet retarda beaucoup notre voyage, étant obligés de venir à l'ancre toutes les nuits. Le lendemain à deux heures nous mouillâmes l'ancre dans cinq braſſes d'eau

devant ladite Riviere, dans laquelle nous montâmes avec notre Barque longue, pour en prendre les ſondes & les directions. L'entrée de cette Riviere eſt ſi embarraſſée de rochers, qu'il eſt impoſſible au moindre Vaiſſeau d'y paſſer; cependant elle eſt navigable, quand on monte plus haut; elle vient de l'Eſt, & ſon courant eſt fort doux. Vers ſix heures du ſoir nous revînmes à bord de la Chaloupe, ſans avoir eu aucune converſation avec les Gens du Pays, quoique nous en euſſions vû pluſieurs ſur la Côte. Le lendemain matin nous levâmes l'ancre, & je continuai

à lever mes Plans le long de la Côte. Le *Lundi*, 9, nous mouillâmes l'ancre devant la Riviere de *Sertos*, où nous reſtâmes ſix jours en compagnie de la *Providence*, Brigantine de *Londres*, commandée par le Capitaine *Cuttler*. Pendant notre ſéjour en cet endroit je pris les ſondes & les directions de cette Riviere. Son entrée eſt de même embarraſſée de rochers & de bas-fonds, & elle n'eſt navigable que tout au plus pour une bonne Barque longue, quoique ſon baſſin ſoit aſſez large. En y entrant on voit à la droite un grand & joli Village, qui por-

te le nom de la Riviere. Nous y fîmes proviſion de bois & d'eau, ſans qu'il nous en coutât autre choſe qu'un petit préſent, que nous donnâmes par maniere de reconnoiſſance dûe au Roi. Le peuple de ce Pays eſt aſſez poli pour les Etrangers : mais il eſt un peu timide vis-à-vis des *Anglois*. Les Proviſions n'y ſont pas fort cheres, quoiqu'elles ſoient très-rares, à l'exception du riz, dont nous achetâmes une bonne quantité & quelques oiſeaux. Le 14 nous eûmes un vent très-fort d'Eſt-Sud-Eſt, qui nous obligea de jetter notre plus groſſe ancre, de baiſſer nos vergues

& mats de perroquet. Le tems étant fort beau, le 15, nous mîmes à la voile, & nous arrivâmes le 20 à *Cetra-Crue*, où nous allâmes à l'ancre devant la Ville, ayant seize brasses d'eau. Nous y avions été à peine une heure, que nous vîmes un Canot venir à nous; & nous demandâmes à un des Negres, qui parloit un peu *Anglois*, s'il y avoit quelques Chevres, Cochons ou Poules sur la Côte. Il nous répondit, qu'il y en avoit tant que nous en pourrions demander, ce qui nous fit espérer que nous y trouverions des provisions de toute espece, en quantité & à bon compte.

compte. Le lendemain après avoir levé mes Plans j'allai à Terre, accompagné de notre premier Contre-Maître, & nous fûmes reçûs sur le bord de l'eau par un grand nombre d'Habitans. Ils nous conduisirent dans leur Ville, qui au premier abord me parut fort extraordinaire, toutes les Maisons étant bâties sur des pilotis, élevés pour le moins, de cinq piés, pour les garantir, soit contre les vapeurs malsaines qui sortent de la Terre, dans les saisons pluvieuses, soit contre la férocité des Bêtes sauvages, qui y rodent pendant la nuit. Ce qu'il y a de certain, c'est

que ce Pays est rempli de toutes sortes de ces Animaux, & je le crois peu fréquenté par les Blancs ; car quand nous passâmes par la Ville, tout le monde sortit des Maisons pour nous regarder, & nous suivit par-tout où nous allions. *Carse*, notre premier Contre-Maître, voulant acheter quelques provisions, dont on nous avoit annoncé une si grande abondance, s'adressa au Chef de la Ville, qui étoit une espece de Roitelet, pour qu'il lui accordât la permission de commercer avec ses Sujets, qui jusqu'alors ne nous avoient présenté aucune de leurs Marchandises. Le Roi donna sur

le champ ſes ordres, conformément à nos demandes, & comme il étoit à dîner, il invita le Sr. *Carſe* de s'aſſeoir & de manger avec lui ; ce qu'il fit. Tout le dîner conſiſtoit en riz & huile de Palme, & un des Seigneurs de la Cour donna à M. *Carſe* une Coquille pour s'en ſervir en guiſe de Cuilliere. Le dîner étant pris, le Roi pria le Sr. *Carſe* de mettre ſa Cuilliere dans ſa poche : il obéit & voulut s'en aller : mais le Roi lui dit de ne pas ſortir de chez lui qu'il ne lui eût fait un préſent en retour de ſa belle Coquille. Le Sr. *Carſe* tira de ſa poche quelques bagatelles,

qu'il lui préſenta : le Roi les prit avec beaucoup d'avidité, & le congédia après. Nous fûmes en quelque façon embarraſſés de nous voir trompés par le Negre : car nous ne trouvâmes ſur toute la Côte qu'un peu de poivre de *Malagetta*, & quelques pommes de Pin, qui ſont en effet le fruit le plus délicieux du monde : quand ils ſont en maturité, ils ont ſix à dix pouces de long.

Environ trois lieues & demie au Sud-Eſt de *Creta-Crue* on voit à ſept ou huit milles de la Côte deux Rocs ſubmergés, qui ſont à environ deux cens toiſes l'un de l'autre. Ce-

lui qui eſt au Nord, eſt un Roc plat, de plus de cinquante toiſes de long; l'autre, eſt un Roc eſcarpé, ſur lequel un Vaiſſeau appartenant à M. *Harris* à Londres, périt en 1719, ayant neuf piés d'eau d'un côté, & cinq braſſes de l'autre.

Le *Dimanche* 22, nous quittâmes *Creta-Crue*, & le 24 nous doublâmes le Cap *Palmas*. A environ ſept lieues au Nord-Eſt du Cap il y a une Ville appellée *Oſtende*, où nous apprîmes, que les Habitans de *St. André*, qui eſt la Ville la plus proche, étant en *Pallaver* ou conteſtation avec ceux de

Drewin, leur avoient fait la guerre, il n'y avoit pas bien long-tems, & avoient réduit *Drewin* en cendres, en prenant les hommes, les femmes & les enfans, qu'ils avoient vendus à très-bon marché aux Vaisseaux, qui étoient alors à *St. André*. Nous passâmes à *Drewin*, sans nous y arrêter, & nous arrivâmes le 26 à *St. André*, où nous trouvâmes l'*Expédition*, &c. C'est une très-bonne rade pour les Vaisseaux, qui depuis quelque tems est devenue un endroit très-commerçant, sur-tout depuis la démolition de *Drewin*. Nous n'y restâmes qu'autant qu'il étoit

néceſſaire pour lever le Plan de cette Baie, & delà nous continuâmes notre route le long de la Côte *Anaqua*, qui s'étend depuis le Cap *Palmas* * Eſt quart de Nord, environ cent lieues juſqu'à la Riviere *Mancha*, que quelqu'uns appellent *Rio-Cobre*, & d'autres *Riviere-d'Or*. Cette Côte n'eſt pas à beaucoup près ſi bien habitée que la *Côte des Blés*, qui s'étend depuis le Cap *Monte*, Sud-

* Cet endroit eſt habité par des Sauvages, qui ſont extrèmement avides de chair humaine, & la mangent avec plaiſir, quand ils peuvent en avoir. Le Pays leur fournit une abondance de toutes ſortes de vivres, & ils ne manquent de rien qui ſoit néceſſaire à la vie.

Eſt, cent-quinze lieues juſqu'au Cap *Palmas*. Les Habitans ne ſont pas ſi polis que ceux de la Riviere de *Seſtos*: car nous nous ſommes ſouvent trouvés devant des Villes, & nous avons tiré un coup de canon pour appeller les Habitans, & pour nous informer d'eux, qu'elle Ville ou Place c'étoit: mais nous n'avons jamais vû perſonne venir à nous, & nous n'en avons pu avoir aucune information. Nous avons à la fin appris par quelques Vaiſſeaux qui commerçoient le long de la Côte, que les Gens du Pays ſe riſquoient rarement de venir à bord d'un

Vaiſſeau *Anglois*, crainte d'être enlevés, & qu'au contraire ils venoient avec empreſſement ſur les Vaiſſeaux *François*. Nous tirâmes beaucoup d'avantage de cet avertiſſement; car nous n'arborâmes depuis que des Pavillons *François*, & nous commerçâmes avec eux dans la langue de cette Nation. Par le moyen de ce ſtratagème nous apprîmes d'eux tout ce que nous voulions ſçavoir, & nous eûmes en même-tems le plaiſir d'avoir des proviſions fraîches, dont ce Pays abonde plus que tout autre. Au reſte, je crois qu'il n'y a pas de brutaux & de voleurs pareils dans

le monde. Quand ils viennent à bord d'un Vaisseau, & qu'ils voyent quelque chose qui leur fait plaisir, ils ne manquent pas de la voler, s'ils en trouvent l'occasion; & s'ils ne le peuvent pas, ils ont l'impudence de la demander. Si on les refuse, ils s'en vont sur le champ en boudant, & ne laissent plus aller personne au Vaisseau: ensorte que nous fûmes obligés de ne rien laisser traîner que ce que nous voulions bien leur sacrifier. Toutes les fois que notre Chaloupe alloit sur la Côte pour trafiquer avec eux pour des provisions fraîches, nos Gens

étoient toûjours bien armés & avoient plusieurs coups à tirer : ils n'osoient pas même aller à Terre, & restoient à l'ancre à quarante ou cinquante verges de la Côte, où ils attendoient les Canots des Negres. Ces Sauvages ne font jamais de marché qu'on n'ait commencé par leur faire un présent, après quoi il faut donner encore à chacun un bon coup d'eau de vie.

Si quelqu'un d'entr'eux découvre quelqu'arme à feu ou autre, ils regagnent tous sur le champ leurs Canots, s'enfuient précipitamment chez eux, & l'on peut compter qu'ils

ne reviennent jamais, & qu'ils ne souffrent point que personne de leur endroit nous approche : c'est pour cela que nous avions toûjours grand soin de cacher nos armes dans la Chaloupe. C'est ainsi que nous fûmes obligés d'être toûjours sur nos gardes parmi cette maudite race d'Anthropophages. Quant aux autres Nations de la *Guinée*, il est vrai que j'en ai vû qui ont mangé des Chiens & des *Alligators* ou Crocodiles morts, des Poissons puans, & d'autres mauvais ragoûts : mais je puis assûrer de n'avoir jamais vû ni entendu dire qu'aucune de ces autres Nations ait trouvé du

goût dans la chair humaine.

Cette Côte, auſſi-bien que celle *des Blés*, eſt diviſée en pluſieurs petits Royaumes, dont les Sujets vivent en aſſez bonne intelligence entr'eux, & ſe font rarement la guerre; ce qui eſt cauſe que le commerce des Negres n'y eſt pas ſi bon que ſur la Côte *d'Or* & ſur celle *des Eſclaves*. Le Sr. *Boſman* * paroît fort embarraſſé pour ſavoir pourquoi ce Pays porte le nom de Côte de *Quaqua*: car, dit-il, » je n'ai pû m'ap-
» percevoir dans leur langage
» de rien qui reſſemble au cri
» d'un Canard. Je crois qu'en

* Deſcription de la *Guinée*, pag. 491.

effet il a raison ; mais la solution de cette Enigme n'est pas bien difficile : c'est que dans la Langue du Pays le mot *Quaqua* signifie une dent, d'où vient aussi que nous appellons ce Pays Côte *des Dents* ou d'*Ivoire*.

Le *Samedi* 4 *Février*, nous mouillâmes l'ancre dans treize brasses d'eau, à environ cinq milles à l'Oueſt du Fort d'*Axim*, qui est la plus proche Place forte *des Hollandois* sur la *Côte-d'Or*. C'est une petite & jolie Forteresse triangulaire, montée d'onze pieces de canon, & ayant une batterie à chaque angle. Les deux qui

regardent la Terre, ſont montées chacune de trois canons; & celle qui fait face à la Mer, en a cinq. Il y a auſſi une grande Ville bien peuplée de Negres, bâtie ſous les canons du Fort, comme on en voit généralement par-tout ſous les Forts *Européens*, ſitués ſur la *Côte-d'Or*.

Les Habitans d'*Axim* & de ces environs * ſont tous fort

* La *Côte-d'Or* s'étend environ ſoixante milles : elle commence à la *Riviere-d'Or*, à trois milles à l'Oueſt d'*Aſſine*, ou à douze au-deſſus d'*Axim*, & ſe termine au Village de *Pouni*, à ſept ou huit lieues à l'Eſt d'*Acra*. Elle comprend tous les Pays ſitués entre la Riviere *Ancoberſienne* & le Village de *Ponni*. Ce ſont onze Provinces différentes, connues ſous les noms d'*Axim*,

riches, & font un commerce considérable avec les *Européens* pour de l'or, qu'ils débitent principalement aux *Anglois* & aux *Hollandois*. Ils sont industrieux, & s'appliquent beaucoup au Commerce, à la Pê-

Ante, *Adom*, *Jabi*, *Commani*, *Fetu*, *Saboe*, *Fantyn*, *Acrin*, *Agonna* & *Aquamboe*, qui renferment chacune un, deux ou trois Bourgs ou Villages, situés sur le bord de la Mer; les plus grandes Villes & les plus peuplées étant ordinairement plus avancées dans l'intérieur du Pays. Sept de ces Provinces portent le titre de Royaumes, & ont leurs Rois respectifs: les autres sont gouvernées par les principaux Habitans, & approchent plus de la forme des Républiques: mais ces derniers Gouvernemens ont souffert un grand échec par les établissemens que les *Prussiens* ont faits dans ce Pays.

che

che & à l'Agriculture. Ils cultivent sur-tout beaucoup de riz, qui y vient en quantité prodigieuse, & mieux que par-tout ailleurs, & qu'on transporte delà par toute la *Côte-d'Or*. Ils prennent en retour du millet, des jammes, des pommes de terre & de l'huile de Palme, qui sont fort rares en cet endroit : car le terrein est généralement fort humide ; & quoiqu'il soit assez bon pour produire du riz & des arbres fruitiers, il ne vaut rien pour les autres. *Axim* a six milles de long, en comptant depuis le *Rio-Cobre*, *Ancober* ou Riviere *Serpentine*, (ainsi appellée par les *Portu-*

gais, à cauſe de ſes détours continuels pendant vingt milles, en montant dans le Pays) juſqu'au Village de *Boeſwa*, qui eſt à un mille du Fort *Hollandois*, proche le Village de *Boutry*.

La Riviere d'*Ancober* mérite ſurtout notre attention. Ses rivages ſont bordés de beaux Arbres touffus, qui font la plus belle ombre du monde, & garantiſſent le Voyageur contre les rayons ardens du Soleil. C'eſt un plaiſir de voir une diverſité infinie de beaux Oiſeaux & quantité de Singes badiner ſur les branches des Arbres; & comme ſi l'art avoit

voulu rencherir sur la nature, & lui ajoûter de nouveaux charmes, on voit sur le rivage Occidental un beau Village fort peuplé, qui s'étend à un quart de mille, & qui forme une vûe des plus agréables.

A environ sept ou huit lieues au Sud d'*Axim* il y a un autre Fort, qui est grand & fort beau, bâti par les *Prussiens*. Il appartient aujourd'hui aux *Hollandois*, & est connu sous le nom de Fort de *Conny* : car quand les *Prussiens* quitterent la Côte de *Guinée*, ils laisserent le Gouvernement de ce Fort à un certain *Jean Conny*, qui étoit

Caboceroe * & Negre de nation, avec des ordres positifs de ne le rendre à quelque autre Nation que ce fût. Immédiatement après leur arrivée en *Europe*, le Roi de *Prusse* vendit ses droits sur la Côte de *Guinée* à la Compagnie *Hollandoise* des *Indes Occidentales*, de même que ce Fort & un autre qui lui appartenoit aussi sur le Cap des *Trois-Pointes*. Quand les *Hollandois* vinrent pour demander la reddition de ce pre-

* *Caboceroe* est le Chef d'une Ville ou d'une Tribu. Dans les affaires Militaires il agit comme Général, & dans les Civiles comme Juge, & il décide de toutes les contestations qui s'élévent parmi le Peuple.

mier Fort, *Conny* refusa de le délivrer. On se déclara la guerre, qui dura plusieurs années & qui coûta beaucoup de monde & d'argent aux *Hollandois*. *Conny* enflé de ses victoires devint leur ennemi mortel, & pour marquer son acharnement contre eux, il fit paver le chemin depuis la Porte extrême du Fort jusqu'au fond de son appartement avec les cranes des *Hollandois* tués dans les différentes actions. Le plus large de ces cranes, qu'il avoit fait monter en argent, lui servoit de jatte pour le *Punch*. Il fut à la fin chassé du Fort en 1724, & se sauva dans le Pays

de *Tantyn*, pour se dérober au ressentiment des *Hollandois* irrités.

Le *Lundi 6 Février*, nous vînmes à l'ancre proche ce fameux Fort, ayant six brasses d'eau. Vers la nuit nous vîmes arriver un Canot de la part du Chef *Hollandois* qui nous fit dire, que si nous manquions de bois & d'eau, il en avoit à nôtre service ; je crois que c'étoit pour nous les vendre bien cher : car j'avois entendu dire, que tous les Chefs *Hollandois* demeurans sur les Ports de mer avoient défense expresse de fournir du bois & de l'eau aux vaisseaux *Anglois*, à l'ex-

ception de ceux de *Humphroi Maurice*, fameux négociant de *Londres*. Quoi qu'il en soit, nous n'avions besoin alors, ni de bois ni d'eau. L'homme du Canot nous dit, que les *Hollandois* avoient creusé la terre en plusieurs endroits autour du Fort, pour trouver un baril de poudre d'or, qu'on prétendoit que *Conny* avoit enterré avant de s'enfuir : mais qu'on n'avoit rien trouvé.

Le lendemain vers trois heures après-midi nous arrivâmes à *Dixcove*, & la même nuit j'allai à terre avec M. *Hall*, Chef de l'endroit, qui étoit venu nous voir. Nous y restâ-

mes quatre jours, pendant lesquels je levai mes plans conformément aux instructions de la Compagnie. *Dixcove* est une jolie Fortereſſe réguliere, ayant quatre bonnes batteries montées de vingt pieces d'ordonnance. Ce Fort & tous les autres qui appartiennent aux *Anglois* ſont ſubordonnés au Fort du Cap *Coaſt*. Les Chefs qui y commandent ne peuvent arborer d'autre Pavillon que celui de *St. George*, qui eſt blanc avec une Croix rouge; au lieu que ceux qui ſont Gouverneurs ou Généraux, ont la permiſſion d'arborer le Pavillon de l'Union, comme à *Gambia*,

bia, à *Sierraleone*, au Cap *Coaſt* & à *Whydah* *. A *Dixcove* il y a deux Villages commandés par le même *Caboceroe*, qui arbore à ſa maiſon le Pavillon de *S. George* toutes les fois que celui du Fort eſt deployé : il prétend parlà faire honneur aux *Anglois* en ſe déclarant pour leur parti. La Rade eſt excellente ici, & les Jardins, qui appartiennent au Fort, ſont très-jolis & en même tems profitables.

Le *Samedi* 11, nous fîmes voile delà pour *Secondee*, où

* Les *Hollandois* donnent le nom de *Fida* à ce Royaume & au terrain ſur lequel le Fort eſt conſtruit.

nous arrivâmes à l'ancre le lendemain, ayant sept brasses d'eau. J'y restai trois jours pour faire mes travaux, comme j'avois aussi fait à *Dixcove*. Ce Fort est beaucoup plus grand & plus important que ce dernier, & il est monté de même de vingt pieces de Canon. La Rade y est pour le moins aussi bonne qu'à *Dixcove*, & les Jardins du Fort sont très-bien entretenus. Le terrain est à peu près le même tout le long de la *Côte-d'Or*. Ce Fort a l'avantage d'avoir à côté de lui un autre petit Fort *Hollandois* bâti sur le sommet d'une montagne à une portée de fusil de

l'autre, & ceux qui demeurent dans ces deux Forts, ont le plaisir de se faire des visites de part & d'autre.

Le *Mercredi* 15, nous partîmes delà sur les quatre heures du matin, & à onze heures nous vînmes à l'ancre à *Commenda* sur neuf brasses d'eau. Nous allâmes immédiatement à terre, où nous restâmes trois jours pour les affaires de la Compagnie. C'est le Fort le plus grand & le plus important des *Anglois* sur la *Côte-d'Or* après celui du Cap *Coast*. Il n'est monté aujourd'hui que de vingt & une pieces de Canon, quoiqu'il soit fait

pour en porter deux fois autant. Les habitans de ce Fort ont l'agrément d'avoir auſſi le voiſinage d'un bon Fort *Hollandois* à une portée de fuſil: mais ils n'ont pas toûjours vêcu en bonne intelligence; car il n'y a pas long-tems que le Chef du Fort *Anglois*, que j'ai connu, eut une diſpute avec celui du Fort *Hollandois*. Celui-ci attaqua un jour l'autre en traître ſous un gros arbre entre les deux Forts: l'*Anglois* ſe défendit comme un Lion, & tua le *Hollandois* ſur la place. La Rade eſt paſſablement bonne. Les Jardins ſont en bon état, & il y a de

gros Villages de Negres dépendans des deux Forts.

Nous partîmes delà le *Vendredi* au soir, & le *Samedi* 18 *Février*, nous arrivâmes à la rade du Cap *Coast*, où nous trouvâmes plusieurs autres Vaisseaux. Nos travaux nous y arrêterent jusqu'au Jeudi 23 *Mars*.

Cette Place étant la plus importante de toutes celles que les *Anglois* possedent sur la Côte de Guinée, je tâcherai d'en donner une description aussi exacte qu'il me sera possible.

Les *Portugais*, autrefois si fameux pour les découvertes, s'établirent ici pour la premiére fois en 1610, & construisi-

rent ce Fort ſur un grand Rocher, qui avance dans la Mer formant un Cap, auquel ils donnerent le nom de *Cabo-Corſo*. Ils furent dépoſſédés peu d'années après par les *Hollandois*, qui élargirent & embellirent beaucoup ce Fort & le rendirent beaucoup plus important.

La Parade, qui eſt à vingt piés de hauteur perpendiculaire au-deſſus de la ſurface du Rocher, forme une eſpece de quarré ouvert du côté de l'Eſt vers la Mer ; ce qui la rend fraîche, aérée & amuſante, par la belle vûë ſur la pointe de la Reine *Anne* & ſur les Vaiſſeaux qui ſont à la rade d'*Anamaboe*, &c.

Cet endroit eſt ſurmonté d'une Plate-forme garnie de 13 pieces de gros Canon. Les trois autres côtés ſont très-joliment bâtis, & renferment pluſieurs grands & beaux appartemens, & entr'autres du côté du Sud une grande Chapelle bien conſtruite, dont le fond joint le mur du Fort, le gros du Roc appellé *Tabora*, faiſant le dehors, qui ſert non-ſeulement à briſer les flots de la Mer, mais encore à défendre cet endroit contre les inſultes des Vaiſſeaux ennemis.

La Ville des Negres du Cap *Coaſt* eſt fort grande & très-peuplée. Les habitans, quoi-

que Payens, ſont très-policés; ils en ont obligation à la converſation fréquente qu'ils ont avec les Nations *Européennes*. Ils ſont fort portés pour la guerre : mais en tems de paix ils s'occupent principalement de la pêche, exercice auquel ils ſont fort habiles, & où ils emploient des Eperviers, avec leſquels ils prennent toute ſorte de poiſſons, qui ſe tiennent proche la ſurface de l'eau : ils ne ſont pas moins habiles à ſe ſervir de la ligne pour les Poiſſons qui ne montent pas ſi haut. Il eſt plaiſant de voir une Flote de quatre-vingts à cent Canots ſortir le matin du

Cap *Coaſt* pour la pêche, & s'en revenir le ſoir bien chargée ; c'eſt ce que l'on voit tous les jours pendant la ſaiſon ſeche, à l'exception du *Mardi*, qui eſt leur jour de *Fittish* ou de repos. Ils ſe riſquent ſouvent d'aller en Mer par les pluies : mais quelquefois ils n'ont pas été deux heures dehors, qu'ils ſont repouſſés à l'approche d'un Ouragan.

Le Grand *Caboceroe* de cette Ville eſt Chrétien, & ſe nomme *Thomas Oſiat*. Etant jeune il fut amené en *Irlande*, où ſon Maître en mourant, le laiſſa ſous la tutelle d'une Veuve appellée *Pennington*, qui tenoit alors la

Taverne de la Couronne ou du Faucon, proche le Change à *Cork*. Elle eut soin de son éducation, & le fit baptiser par le D. *Maul*, à présent Evêque de *Cloyne*. Ayant parlà obtenu sa liberté, il s'en retourna bientôt après chez lui au Cap *Coast*, où il vit à présent dant un état très-brillant, & rend des services infinis aux *Anglois*, tant pour l'avancement de leur Commerce, dans l'intérieur du Pays, que pour conserver la Paix & la bonne intelligence avec tous les Etats, qui l'environnent, & principalement avec la Ville d'*Elmina*, où est le Fort des *Hollandois*,

qui eſt la réſidence de leur Général, n'étant qu'à trois lieues du Cap-*Coaſt*. Il eſt rare de voir les Habitans de ces deux endroits vivre en bonne amitié. Peu de tems avant que j'y arrivaſſe il y eut une guerre entre les deux Villes du Cap-*Coaſt*, & *St. George* d'*Elmina*. Le grand *Caboceroe Hollandois*, nommé *Abbocon*, envoya à cette occaſion à *Oſiat*, une boëte remplie de cartouches, pour ſe moquer de lui, en lui marquant qu'ayant entendu dire qu'il devoit attaquer les *Hollandois*, & ſachant que les munitions de guerre lui manquoient, il avoit voulu le met-

tre en état de faire son devoir. *Osiat*, loin de refuser le présent, le reçût avec beaucoup de remercimens, priant le Messager d'assûrer *Abbocon* de sa part, qu'il espéroit d'être en état, avant qu'il fût peu, de lui envoyer un bon présent en retour du sien. Le lendemain les Troupes furent rangées en ordre de Bataille de part & d'autre : l'action fut fort vive, & dura quatre heures, avant que la victoire se décidât. Enfin les *Elminiens* vaincus prirent la fuite, & céderent le Champ de bataille à ceux du Cap-*Coast*, qui se mirent à leur poursuite, & firent sur

eux quantité de Prisonniers, parmi lesquels il y avoit neuf des petits *Caboceroes* d'*Elmina*. *Osiat* fit trancher la tête à ces derniers, & envoya le lendemain les neuf têtes dans un sac à *Abbocon*, en l'assûrant que sa poudre & ses bales avoient été fort bonnes, comme il paroissoit par les présens qu'il lui envoyoit.

Le Gouvernement du Fort du Cap *Coast* &c. à souvent été entre les mains d'une seule personne, qui portoit le titre de Capitaine général de tous les établissemens *Anglois* sur la côte de *Guinée*. Dans d'autres tems ces établissemens ont été

gouvernés, comme ils le sont à présent, par un Triumvirat. Quant au Conseil, qui doit faire partie du Gouvernement, on doit le regarder comme rien ; car les Chefs font toûjours ce qu'ils veulent, sous l'apparence du consentement du Conseil, qui n'ose pas s'y opposer, sachant qu'ils sont autorisés par la Compagnie de nommer & de déposer comme bon leur semble, les membres qui le composent.

Les Jardins du *Cap-Coast* sont beaux & grands ayant près de huit lieues de circonférence: ils n'ont ni haie ni aucun enclos, à l'exception du côté du Sud pro-

che la Ville, & l'on comprend sous le mot de jardins tout le terrain, où il y a des Plantations régulieres. Ils sont très-fertiles, & produisent tout ce qui peut venir sous la *Zone-Torride*, comme des Oranges, des Limons, des Citrons, des Guavas, des Papaws, des Plantanes, des Bonanes, des noix de Cacao, de la Cinnamone, des Tamarindes, des Pommes de Pin, du Cabbage des *Indes* & *d'Europe*, quantité de nos Sallades, des Concombres, des Citrouilles, des Melons d'eau, du Pourpier &c. Leurs meilleurs racines sont des Yams & des Pommes de terre, & l'on y fait quel-

quefois venir des Navets avec de bonnes graines *d'Angleterre*. A côté de ces Jardins on voit sur le sommet d'une montagne fort escarpée une petite tour ronde montée de sept pieces de canon. Elle a été bâtie par le Général *Phipps*, dont elle porte le nom, elle est exactement à trois quarts de lieue au Nord-Oueſt du Fort du *Cap-Coaſt*. A la même distance à l'Eſt-quart-de-Nord il y a un autre Fort, appellé *Fort-Royal*, qui appartenoit autrefois au Roi de *Danemark*. Les *Anglois* commencerent en 1668 à fortifier & rebâtir cette Place, & s'ils avoient continué leurs

leurs travaux, elle feroit aujourd'hui la plus forte de toute la *Guinée*, étant abſolument inacceſſible de tous côtés, à l'exception d'un petit ſentier, dont un ſeul canon peut défendre le paſſage. Ce même Fort, quoique ruiné, comme il l'eſt aujourd'hui, eſt en état de raſer celui du *Cap-Coaſt*. On y entretient vingt & une pieces d'ordonnance, tant montées que démontées, qui ſervent à rendre le ſalut aux vaiſſeaux qui arrivent à la Rade, pour épargner le bruit aux malades qui pourroient ſe trouver dans le Fort du *Cap-Coaſt*, & dont le repos ſeroit interrompu à cha-

que inſtant dans une Rade auſſi fréquentée que celle-ci par les Vaiſſeaux qui y viennent, & qui ſaluent tous le Fort en arrivant auſſi bien qu'en partant.

Fin de la Premiere Partie.

2 vol 8vo a

D751
S664n
v. 1

2